

le magazine de

LA PRESSE

LA CHANSON: CA CONTINUE!





le magazine de
LA PRESSE

Le magazine de LA PRESSE est publié au 7 ouest, rue St-Jacques, par la Compagnie de publication de LA PRESSE Limitée. Il est imprimé au même endroit à ses ateliers de rotogravure.

JEAN-PIERRE BONHOMME
Chef de la Rédaction
J...CLAUDE PAQUET Reporter
LYSIANE GAGNON Reporter
JEAN O'NEIL Reporter
NOELLA DESJARDINS La vie chez soi

SOMMAIRE	PAGE
Point de vue	3
Le phénomène chanson continue	4
La cour d'appel : splendide vestige	8
Gastronomie	12
L'astronomie pour tous	14
Sculptures sur commande	18
Si la grève de l'Hydro avait eu lieu	20
L'auto : sport de perfectionnistes	22

NOS PHOTOS : Pages 4 à 7, Antoine Desilets ; pages 8 à 12, Antoine Desilets ; pages 14 à 17, Antoine Desilets ; pages 18 et 19, Don Johnson, Banque Royale du Canada ; pages 20 et 21, archives La Presse ; pages 22 et 23, Michel Gravel et Lionel Birnbom.

Le Centre français de Montréal de la Société royale d'astronomie a été fondé en 1947. Il compte aujourd'hui plus de deux cents membres, astronomes amateurs qui exercent dans la vie les métiers et professions les plus divers. Cette année, la présidence du centre a été confiée à M. Philippe Mailloux, directeur de la publicité

nationale au journal LA PRESSE. M. Mailloux, qui s'intéresse à l'astronomie depuis six ans, a participé à la fabrication de son télescope, un réflecteur de huit pouces, F.4.

Notre reportage, cette semaine, donnera une idée du travail qui se fait au Centre français d'astronomie de la métropole.



ARTS ET LETTRES

Dans ce numéro les lecteurs trouveront un texte et des photos sur un sculpteur de la ville de Québec. Un sculpteur tranquille qui se contente, semble-t-il, de faire son métier et d'exécuter les commandes qu'on lui donne.

Cela fait neuf. Par les temps qui courent, d'autres sculpteurs plus "purs", que l'Etat expose à grands frais se croient seuls bons juges du choix de leurs travaux et vont même jusqu'à vouloir décider eux-mêmes des affiches qui doivent paraître sur les murs des musées.

Les temps ont bien changé depuis le temps où l'Etat du Québec n'était qu'un désert de la culture; depuis cette époque pendant laquelle il n'y avait pas de ministère de la culture, pas de musée d'Etat à Montréal, pas de subventions, rien.

Aujourd'hui, on trouve de tout. Des subventions à tous les secteurs des arts, un musée d'art contemporain, avec un directeur, une réforme administrative du musée de Québec, et le reste.

On aurait pu croire, après ces réformes que tout le monde, artistes, hommes politiques, journalistes, se serait collectivement donné de grandes tapes dans le dos. Non pas. Les artistes se donnent plutôt des coups de poing sur le nez et le contribuable commence à craindre d'en recevoir de son côté. La critique critique les ministres; les artistes critiquent la critique; les romanciers deviennent polémistes des arts; personne n'aime le nouveau directeur du musée, comme si le Québec avait deux douzaines d'experts en administration des musées sur la liste d'attente. Les subventionnés s'en prennent aux subventions; les conseils des arts se disloquent et se reconstituent péniblement.

Qui plus est, les étudiants de l'école des Beaux-arts se mettent en grève, sans doute pour imiter leurs grands frères et, pour toute motivation, donnent au public de vagues abstractions sur le syndicalisme étudiant. S'il n'y a pas, dans tout cela, des restes de complexe de persécution, nous ne sommes pas fin psychologue.

Le pire qui pourrait maintenant arriver, c'est qu'on nomme un artiste au poste de ministre de la culture. Le mieux serait que les ministères de l'éducation et de la culture fassent une grève sur le tas — on doit y avoir pensé — en attendant la trêve.

JEAN-PIERRE BONHOMME



POINT DE VUE

PAR
NOELLA DESJARDINS

NOS COUSINS NE SONT PAS SI MÉCHANTS

Vous imaginez peut-être que nous, Canadiens, sommes maintenant sortis de la légende dans l'optique de nos soi-disant cousins français. Que cette vision folklorique des arpentés de neige, des Indiens emplumés, des grands espaces dépeuplés, d'un langage hybride, fait maintenant place à la réalité.

Jusqu'à un certain point, peut-être. Sur-tout depuis que les échos de la "révolution tranquille" du Québec ont réussi à distraire l'attention de quelques journalistes, politiciens et intellectuels français. Mais rappelez-vous, il y a tout juste un peu plus d'un an, cette enquête menée auprès de l'homme de la rue, à Paris, à savoir ce que c'est que le Canada.

A peu près tout le monde situait notre pays en Amérique du Nord. Un premier bon point. La majorité savait également que la langue officielle est l'anglais. Plusieurs, chose étonnante, vinrent émettre l'opinion que l'on parlait aussi le français, au Québec, par exemple.

Assez rassurant jusque là. Quant à connaître le nom du premier ministre, lequel se trouvait justement de passage à Paris, et par surcroît l'invité de l'Élysée, ignorance totale. Une seule personne — en l'occurrence un étudiant — balbutia timidement deux ou trois syllabes, dont la consonnance résonna vaguement aux oreilles des "natives" comme le mot "Peason". Honnêtement, comment blâmer les Parisiens, pour qui le nom de "Lesage" est plus facile à retenir, pas vrai? Demandez à ces dames qui l'avaient aperçu à la télévision. Quoi qu'il en soit, pour le reste, notre fierté en prit un bon coup. D'abord quand une jeune femme lança: "Je crois que là-bas on parle une sorte de dialecte, qui s'apparente de loin au français."

Un oeil indiscret eût mal discerné alors, du sourire ou de la grimace, qui se figea sur la plupart des lèvres de nos téléspectateurs.

Cependant, là où fut atteint le paroxysme de l'aberration, c'est quand un brave gendarme vient déclarer: "Je crois que l'on parle l'arabe au Canada." Une bombe n'aurait pas eu plus d'effet. Ou bien cet homme se payait notre tête. Ou c'est de l'ignorance crasse...

Et dire que ça se passait au coeur de la ville lumière, à l'ère spatiale, alors que les nouvelles se transmettent à la

vitesse d'un satellite, des quatre coins du monde.

Et pourtant, inconnus ou méconnus, les Canadiens n'en continuent pas moins d'affluer en France. J'oserais même affirmer que le passeport canadien est le plus coté en ce moment. Il défie même l'Américain, en dépit de ses dollars. Voici une expérience toute récente, vécue par mon amie Francine.

Celle-ci adore la France. "Elle est francofolle", disent d'elle ses amis et ses camarades de travail. Selon son habitude, elle voyage seule.

Ce qui favorise, semble-t-il, les rencontres imprévues, et pourquoi pas les aventures? Donc, la voilà dans le train Paris-Strasbourg. A l'heure du dîner, elle se dirige vers le wagon-restaurant. Déjà installé à une table, face à deux autres messieurs, un homme costaud, l'air bon vivant, qui a exigé du maître d'hôtel que "le peu d'espace disponible à ses côtés, reste vacant". Que voulez-vous, ce monsieur n'a pas l'habitude de se contraindre... Mais voilà que le garçon de table, qui ignore la consigne, d'un geste de la main invite notre amie à prendre cette place. "Vous n'avez pas d'objection, Monsieur, à accepter Madame à votre table?" "Comment faire autrement", ronchonne le monsieur.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, Francine ne s'est pas laissée désarçonner par ce manque de galanterie. Répondant du tac au tac, elle s'assoit en lançant un regard oblique à son commensal. Comme il a le sens de l'humour, il ne peut s'empêcher de sourire. D'un coup, la glace est rompue. Peu à peu, le ton ironique le cède au ton amical. "Attendez, laissez-moi deviner de quel pays vous venez... Ça y est, j'ai trouvé. Vous êtes canadienne."

Il n'en fallait pas davantage pour vaincre les dernières résistances. "Garçon, un cognac, pour célébrer l'amitié France-Canada!" Le train stoppait en gare de Strasbourg, que nous bavardions encore autour de la table. Car les deux autres convives s'étaient joints à la conversation. L'heure des confidences étant arrivée, chacun savait l'essentiel de la vie de l'autre. Pierre, qui deviendra un bon ami, déclina ses nom, prénom et qualités. Marié, père de trois enfants. Directeur des

ventes dans un laboratoire de produits pharmaceutiques très renommés. Quand le vis-à-vis de Francine présenta sa carte de visite, elle ne fut pas étonnée de découvrir que ce monsieur à l'air très sérieux était un actuaire en assurances. Le dernier, qui s'appelait d'Estrées — un descendant de la belle Gabrielle? — était conseiller en relations extérieures. Enfin, un dernier cognac salua "la journaliste canadienne."

Plus tard, de retour à Paris, Pierre avouera que dès la rencontre dans le train, disons entre la poire et le fromage, il avait décidé qu'il inviterait sa nouvelle connaissance à dîner, dans sa famille. "Tu parles, ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de voir de près une canadienne. Et qui plus est, une journaliste. Tiens, il faut que je vous présente à un ami, également journaliste, qui édite un hebdomadaire destiné aux pharmaciens français. Pourquoi n'écririez-vous pas un article sur les pharmacies du Canada?" "Sa Canadienne", était "sa découverte" de l'année. Même que Francine en vint à se demander ce qui chez elle suscitait tant d'intérêt? Était-ce la femme, la journaliste, ou la Canadienne?

Pour revenir au point de départ de cette aventure, nul doute que c'est à la dernière hypothèse qu'il faut se raccrocher pour expliquer ce qui suivra. Car, Francine ayant manifesté le désir de voir la Forêt Noire, Pierre s'offrit spontanément à lui servir de guide. Oh! en tout bien tout honneur! "Ça ne peut mieux tomber, avait-il dit. Mon délégué à Metz vient justement me rencontrer à la descente du train, à Strasbourg, et nous partons demain dans cette direction. Si ça ne vous fait rien de nous attendre quand nous serons en visites d'affaires, vous êtes la bienvenue."

Dites-moi, qu'auriez-vous fait à la place de mon amie? Eh, bien! C'est exactement ce qu'elle fit.

Le lendemain matin, elle filait vers la frontière allemande, en compagnie de ses nouveaux amis. Voyage inoubliable, s'il en fut! Qui s'est déroulé dans les normes de la parfaite camaraderie. De l'authentique galanterie française.

On dit que c'est en voyage que se révèle le vrai caractère des gens. L'expérience fut des plus enrichissantes de part et d'au-

tre. Malgré les taquineries de Pierre, qui possède un esprit caustique, une autorité indiscutable, un tempérament batailleur, assaisonné toutefois de goûts épicuriens, Francine apprit à mieux connaître, à apprécier davantage les qualités que cache souvent le Français derrière son air de supériorité.

C'est ainsi que sa générosité, dont on médie la plupart du temps, fut déployée, au point de rendre mon amie confuse. Non seulement on l'invitait à boire un pot au bistrot, à partager un repas au restaurant avec des amis, mais encore on la reçut, tel que promis, au sein du cercle familial.

Il faut dire que là, on l'attendait. Un peu avec la curiosité que suscitent les prouesses d'un petit animal de cirque. "Bon, je fais mon petit numéro?", dit Francine en se cabrant. C'est qu'on l'observait avec tant d'insistance qu'elle faillit un instant perdre pied. Malaise vite oublié cependant, dans les vapeurs du champagne qui arrosa copieusement le repas. Je devrais ajouter que l'on avait fait les choses en grand. Depuis le temps que Pierre parlait de "sa Canadienne". De quoi avait-elle l'air? Même que sa femme en l'écoutant parler dit tout à coup: "Mais elle n'a pas d'accent? Tu m'avais dit..."

"C'est qu'elle se surveille. Attends qu'elle te parle de son "char"... L'on se mit à rire, et pour répondre à l'invitation du fils aîné, tout le monde se rendit dans la chambre de celui-ci, au fond du jardin. Tout fier qu'il était de montrer son installation d'un poste émetteur avec lequel il parle au Canada. Justement, parmi les cartes postales qui ornent le mur, une adressée par un correspondant de Québec, que Francine connaît, du moins de nom.

"C'est fou comme à cette minute précise, m'avoua Francine, j'avais l'impression que la distance s'était abolie entre nous!"

A la fin de la soirée, suprême gentillesse, non contente d'avoir offert l'hospitalité, à une étrangère, la famille la combla de cadeaux. De magnifiques albums sur Paris, et une petite cuiller en argent, offerte timidement par la cadette, alors que celle-ci raccompagnait Francine dans la voiture de papa.

CHANSONNIERS

A PAR LYSIANE GAGNON GO-GO

Il y a à peu près sept ans, un petit groupe d'étudiants montréalais s'entassaient dans une vieille grange de Val David pour écouter Leclerc, Gauthier, Lévesque, et des inconnus qui s'accompagnaient à la guitare. Ces chansons-là parlaient de départ, de mer et d'îles, de fraternité et d'amours idéales. Et ceux de ce temps-là se rappellent combien ces premières soirées à la "Butte" avaient soudain comblé certains besoins

confus, et comme ils avaient découvert là quelque chose de neuf, et qui leur ressemblait.

Aujourd'hui, la Butte à Mathieu accueille des gens de tous les âges et de tous les milieux, et les boîtes à chansons ont poussé, au Québec, comme des champignons. C'est là, d'abord, que les nouvelles générations de chansonniers ont appris leur métier et se sont fait connaître. Elles sont encore, pour la plupart, fréquentées par des jeunes, et particulièrement des milieux étudiants; et pourtant, de plus en plus, le public des boîtes s'accroît et se diversifie.

La chanson aussi a évolué. Si la guitare reste encore le mode d'accompagnement privilégié des jeunes qui en sont au début de leur carrière — sans doute pour trois grandes raisons: d'abord, la guitare a été popularisée par les plus grands chansonniers et, en premier lieu, par un des nôtres: Leclerc; ensuite, elle permet à l'interprète de se passer d'un accompagnateur; enfin, la guitare lui donne une contenance, en lui évitant d'avoir à régler ses gestes et sa mise en scène — si, donc, la guitare garde encore la place d'honneur, nombreux sont les jeunes chansonniers qui espèrent pouvoir un jour chanter les mains vides, accompagnés d'un ou de plusieurs musiciens, à l'instar de Vigneault, Léveillé, Venne, etc.

Enfin, la chanson, qui portait surtout, au début, sur le désir d'évasion (le thème de l'île, qu'on retrouve encore chez Léveillé, y revenait sans cesse), ou sur une mélancolique plongée en soi, s'est aujourd'hui à la fois enracinée et libérée; elle veut décrire, et, entre les lignes, revendiquer: elle s'incarne maintenant dans un contexte social bien précis, celui du Québec. Et l'on y trouve davantage d'humour, voire de cynisme.

La chanson est sociale, ou drôle, et souvent les deux à la fois. Moins romantique, en tout cas, moins narcissiste, et beaucoup plus rattachée au concret, au quotidien, au pays.

C'est aux sociologues qu'il appartiendra de déterminer la portée du rôle social de la chanson québécoise, et les raisons pour lesquelles elle a pris un si grand essor et s'est si rapidement popularisée, jusqu'à atteindre les couches de la population qui, auparavant, s'intéressaient exclusivement à la chansonnette et au "hit-parade".

2,000 nouveaux chansonniers ?

Des propriétaires de toutes les boîtes à chansons du Québec ont récemment confronté leur expérience. Il en ressortait que 2,000 jeunes environ s'étaient lancés dans la chanson ou désiraient s'y lancer, c'est-à-dire avaient sollicité une audition.

Ce chiffre n'est pas rigoureusement scientifique. Mais ce qui importe, c'est qu'un très grand nombre de jeunes gens



De six jeunes chansonniers, le photographe a voulu faire un bouquet.

Il y a aujourd'hui au Québec à peu près 2,000 jeunes qui font, ou veulent faire, de la chanson. Et de plus en plus, à mesure que les chansonniers-vedettes entrent dans le monde de la chanson professionnelle, ce sont les jeunes qui alimenteront les spectacles des boîtes à chanson

aient choisi ce mode d'expression de préférence à tout autre, et assez sérieusement pour penser à en faire une carrière.

Qui sont-ils, ces jeunes qui font leurs premiers essais dans la chanson, tant sur le plan de la composition que sur celui de l'interprétation pure et simple? De quels milieux viennent-ils et où prennent-ils leur formation?

Il existe beaucoup de boîtes à chansons à l'extérieur de Montréal. Certaines tiennent le coup depuis des années, d'autres meurent aussi vite qu'elles sont nées. Il reste qu'il y en a beaucoup, et chaque année davantage. Mais à Montréal même, on n'en trouve qu'une, "Le Patriote", qui a ceci de particulier qu'en plus de présenter des têtes d'affiche, elle constitue en quelque sorte une petite usine de chansonniers, une rampe de lancement pour les jeunes. Tous les lundis, on y organise des auditions, et ceux à qui l'on trouve du talent ou au moins quelques possibilités sont engagés par la boîte qui, à son tour, alimente les boîtes de l'extérieur de Montréal en "vedettes américaines".

Il ne se passe guère de semaine, en effet, que trois ou quatre "découvertes" du "Patriote" ne se produisent quelque part en banlieue de Montréal.

En onze mois, 600 auditions

Depuis presque un an que "Le Patriote" existe, on y a fait passer plus de 600 auditions. Une quarantaine de jeunes ont obtenu un contrat avec la boîte et, sur ce nombre, "un petit dix pour cent" (dont Mikaeline, qui vient d'enregistrer son premier microsillon) a réussi à percer jusqu'à pouvoir gagner sa vie avec la chanson. Quelques-uns, parmi les quarante en qui la direction du Patriote plaçait certains espoirs, ont dû abandonner: il s'agit surtout de jeunes qui demeurent assez loin de Montréal et qui ne peuvent se payer le luxe d'y venir souvent.

Les propriétaires du Patriote ont choisi un grand local, et ce, dans l'est de la ville, pour contredire le double préjugé selon lequel une boîte à chanson serait nécessairement exigüe et n'attirerait qu'un public de "beatnik" et d'intellectuels.

Non seulement voient-ils, particulièrement le samedi, leur boîte se remplir d'adultes venant de milieux sociaux divers, mais ils ont en outre remarqué que la majorité des jeunes qui se présentent aux auditions sont des fils d'ouvriers ou de classes moyennes.

C'est donc devant une salle de 300 places, presque vide certains soirs de semaine, mais remplie à capacité le samedi et le dimanche, que les jeunes chansonniers font leurs premières armes. La direction du "Patriote" leur sert dans une certaine mesure d'impresario et de "coach": on morigénera au besoin ceux qui se laissent aller, on les conseillera

parfois sur leur tenue et leur mise en scène — bref, on les "poussera dans le dos". Et qui plus est, ces jeunes entrent alors, à mesure qu'ils se produisent sur scène, dans le milieu de la chanson. Ils se familiarisent avec certaines techniques qui leur manquent au départ, se commentent mutuellement, et, à la façon des autodidactes, apprennent leur métier par la pratique et des contacts fréquents avec d'autres chansonniers.

En voici six...

Nous avons rencontré, au "Patriote", six recrues de l'année, qui, selon les directeurs de la boîte, comptent parmi les plus prometteuses. Nous vous les présentons, ils sont là, entassés dans une arrièr-salle qui leur sert de loge, et il sera difficile d'interrompre leur concert improvisé: deux guitares, des battements de pieds, cinq voix d'hommes et une de femme: et c'est, tour à tour, des fragments de "la bamba", une gigue, "Yesterday" des Beatles et un truc espagnol. Le lundi, c'est soir de relâche donc de détente, et pendant que, dans la grande salle, quelques jeunes auditionnent, eux, qui sont à mi-chemin entre l'obscurité et le succès, ils font un peu les fous.

Claude Dubois, 18 ans. Ne chante que ses propres chansons, en s'accompagnant à la guitare. Il en a composé une centaine, en a gardé trente. A étudié jusqu'en 10e, travaillé un peu partout — "à l'usine, comme tout le monde... enfin, non, pas comme tout le monde!", et maintenant, devenu vedette-maison du "Patriote", peut vivre de la chanson grâce aux contrats qu'il décroche dans d'autres boîtes.

Robert Toupin, 18 ans, étudiant en Philo I. Comme Dubois, il ne chante que ses compositions, et à la guitare. Il en a en tout "une vingtaine, mais treize seulement que j'aime chanter".

Pierre Benoit, 17 ans, étudiant au secondaire; interprète du Vigneault, du Ferland, du Léveillé, etc, et a quatre chansons à son actif, dont la musique a été composée par son accompagnateur, Jacques Perron, même âge, ex-camarade de classe. Perron étudie la musique à plein temps, et projette d'entrer au Conservatoire. ("Le Patriote" exige des chansonniers qui prennent part aux auditions qu'ils s'y rendent avec leur accompagnateur. On tiendra autant compte du talent de l'accompagnateur, ce qui fait que parallèlement à cette nouvelle génération de chansonniers-interprètes qui se crée ici, on prépare également la relève des accompagnateurs — lesquels, on le sait, sont en nombre insuffisant dans la chanson québécoise.)

Louise Forrestier, 22 ans, interprète la chanson québécoise, du Brecht, du Aragon, du Ferrat, du Vian, du Legrand, etc, et quelques folklores acadiens. Elle a

étudié trois ans à l'Ecole Nationale de Théâtre, et Félix Leclerc l'a choisie comme jeune première dans sa nouvelle pièce. On dit d'elle qu'elle sera "une nouvelle Monique Leyrac". Il serait peut-être plus juste de dire que d'ici quelques années, elle sera connue, tout simplement, comme Louise Forrestier, une fille dont la voix, la présence et ces mille choses qui font le talent ont étonné tous ceux qui la voyaient récemment pour la pre-

mière fois: elle chante depuis cinq mois seulement.

André Loiseau est plus âgé que les autres. Né à Ste-Agathe-des-Monts, il a été comédien et chanteur, et ces dernières années prenait part aux spectacles de "La Catastrophe", avec Tex. Il est à l'emploi d'une librairie. Bien qu'il chante depuis 17 ans, c'est au "Patriote" qu'il prend un second élan, comme interprète de folklore et fantaisiste.



C'est la scène qui, de la scène du "Patriote", s'offre aux jeunes chansonniers, le dimanche soir: des visages attentifs et un silence impeccable. Un public bon enfant, souvent gagné d'avance.

Des autodidactes ? Pas tout à fait

Tous donc, à l'exception de ce dernier, se produisent en public depuis quelques mois seulement. Tous suivent, ou ont suivi, des cours dans ce domaine. Louise Forrestier et André Loiseau ont suivi des cours intensifs en art dramatique et dans des disciplines connexes (pose de voix, expression corporelle, chant, etc), et les trois autres suivent également des cours de pose de voix et, dans un cas, de diction. Aucun d'eux ne croit à l'improvisation pure et simple; comme la majorité des chansonniers, Dubois, Toupin et Benoît se sont lancés dans la chanson avec pour tout bagage le besoin de s'exprimer et un certain talent. Mais comme leurs aînés, une fois engagés plus ou

moins sérieusement dans cette voie, ils ont senti le besoin d'acquérir une formation théorique, ne serait-ce qu'à raison de quelques cours par mois.

Ils veulent s'exprimer par la chanson. Mais qu'ont-ils à dire au juste ?

Dubois: "Ce que j'aime, ce que je vis, ce que je vois... Les recherches modernes sur l'homme, le cosmos, ça me fascine. J'écris d'un seul jet, bien sûr je me corrige un peu... mais quand on tourne en rond autour de quelque chose on s'égare: mieux vaut alors tout jeter à la corbeille."

Toupin: "Je suis porté à faire des chansons satiriques... C'est ça qui prend le mieux d'ailleurs. Mais c'est souvent facile. Les chansons d'amour, c'est encore

ça que je préfère composer. Mais le problème, c'est que tout a été dit, et de tant de manières..."

Benoît: "Je parle des gens que j'ai côtoyés, qui sont restés collés à moi. Les chansons que j'interprète, je sais bien qu'elles ne sont pas toujours faites pour moi — "Frédéric" de Léveillé, par exemple — parce que je n'ai pas assez d'expérience de la vie... Je les chante parce que je les aime. Je prends de l'avance !"

"Dans le cas d'un interprète, dit Louise Forrestier, c'est différent. On vous jugera en grande partie d'après votre répertoire. Moi, j'essaie de choisir des chansons qui me vont (mon expérience du théâtre me permet de passer du réalisme à la fantaisie), mais qui n'"appartiennent" pas à une autre interprète de marque: Chanter "Les Parapluies de Cherbourg" après Monique Leyrac, et "J'entends" après Pauline Julien, ça, non. Alors il faut que je cherche, ça me force à découvrir des chansons qui ne sont peut-être pas tellement connues..."

Loiseau: "Je suis de souche paysanne. Je choisis des chansons qui se rapprochent du rythme de la nature, plutôt que des chansons sentimentales ou à grand thème. Je puise dans le folklore, et chez les chansonniers: par exemple, je chanterai, de Vigneault, "La Danse à Saint-Dilon" ou "Am'nez-en"... mais pas "Quand vous mourrez de nos amours".

Le public... trop facile ?

Tous, ils affirment: "Les gens sont tannés de brailler. Ils veulent quelque chose de neuf, de jeune, qui les fasse rire, ou alors de la chanson sociale.

— Pourquoi cette incroyable popularité de la chanson ?

C'est Louise Forrestier qui répond: "C'est le moyen de communication le plus direct. Avec la musique, on peut faire passer un tas de choses. Pourquoi, pensez-vous, Brecht intercale-t-il des chansons dans ses pièces ? Parce que la chan-



André Loiseau: un interprète de métier, qui a depuis 17 ans l'expérience de la scène et particulièrement du théâtre pour enfants. Il chante surtout du folklore.



Pierre Benoît: interprète d'abord. Et, avec son accompagnateur, Jacques Perron, a composé quelques chansons. Ce sont les plus jeunes du groupe: 34 ans à eux deux.

son c'est un drame en soi, ça dure deux minutes, mais ça porte.

Tout de suite, ils ont conquis leurs auditoires. "Quand quelqu'un arrive au milieu du spectacle, nous confie l'un des deux directeurs du "Patriote", on entend ses pas dans l'escalier, tant la salle est attentive." Mais le public des boîtes est un public facile, bon enfant, gagné d'avance. Et les jeunes chansonniers, qui avouent trouver dans la réceptivité de leurs publics de quoi acquérir une certaine confiance en eux, déplorent cependant le manque d'exigence de ce même public. Deux ou trois diront même qu'ils préféreraient que l'auditoire hue une chanson qui n'est pas bonne, comme cela se fait dans les "boîtes à crochet" de Belgique: c'est alors le public qui juge, et qui juge sans appel. Mais ils admettent qu'une certaine sélection s'opère de soi-même, et qu'en définitive, lentement mais assez sûrement, ce sont au bout du compte les meilleurs qui se garderont les faveurs du public.

De l'artisanat à l'industrie

D'ailleurs, et de plus en plus, ce sont les jeunes chansonniers qui alimenteront les spectacles des boîtes à chanson.

La chanson québécoise relève maintenant de l'industrie du disque et du spectacle. Les têtes d'affiche auront de moins en moins la possibilité de se produire dans des boîtes, pour peu qu'elles soient engagées par une grande salle. Les vedettes de la chanson québécoise ont maintenant leurs entrées à la Comédie Canadienne et à la Place des Arts: qu'on pense aux récents spectacles de Vigneault, de Ferland, de Léveillé, de Létourneau, de Monique Leyrac et de Pauline Julien, par exemple. Or, en vertu du contrat que les chansonniers signent avec les grandes salles, il leur est interdit de se produire, plusieurs mois avant leur spectacle, dans la région de Montréal. En outre, les vedettes de notre chanson sont de plus en

plus accaparées par des tournées d'envergure, des enregistrements et des spectacles de prestige, et d'ailleurs, les propriétaires des petites boîtes pourront-ils rencontrer leurs exigences en matière de cachet — d'autant plus que pour chaque vedette, le gérant veille au grain... ?

Les boîtes à chanson devront donc compter presque exclusivement sur les jeunes, et, par conséquent, bon gré mal gré, formeront la relève.

Et eux, les jeunes, que pensent-ils de cette situation ?

S'ils sont sur la même longueur d'ondes que leur public, ils se heurtent cependant aux intermédiaires: aux gérants, aux impresarios, à tous ceux qui prennent en main la chanson et la tirent du stade artisanal pour la hisser à celui de l'industrie. Les jeunes chansonniers se plaindront — sans amertume, précisent-ils — de ce que les impresarios semblent les ignorer totalement. L'un d'eux s'écrie: "J'en entendais un, l'autre jour à la radio, s'exclamer: "Mais là relève, où est-elle?"... Hé ben moi, je l'ai appelé cinquante fois et il ne m'a jamais fait passer d'audition."

Leurs meilleurs alliés, pour le moment, restent les boîtes, qui leur donnent leur chance, et certains chansonniers qui, bien qu'étant leurs aînés et ayant accédé à une certaine notoriété, ne se rangent pas encore parmi les têtes d'affiche les plus importantes. Ils nommeront Gauthier, Calvé, Charlebois, etc... Ceux-là, à l'occasion, leur donneront de leurs chansons, et les accueilleront parmi eux beaucoup plus simplement que ceux qui, arrivés presque au sommet de leur carrière, redoutent peut-être le jour où, sous la poussée des jeunes, ils devront s'engager sur l'autre versant — celui qui parfois mène à l'oubli.

2.000 jeunes Québécois font de la chanson.

— Ça fait 2.000 chansons, s'exclame Claude Dubois. Moi, je trouve ça merveilleux, extraordinaire !



Robert Toupin, lui aussi, a été "découvert" par le Patriote. Il a 18 ans, et est étudiant en philo.



Claude Dubois: Il chante depuis même pas un an. Et déjà, il commence à être assez connu dans le milieu des boîtes à chansons.



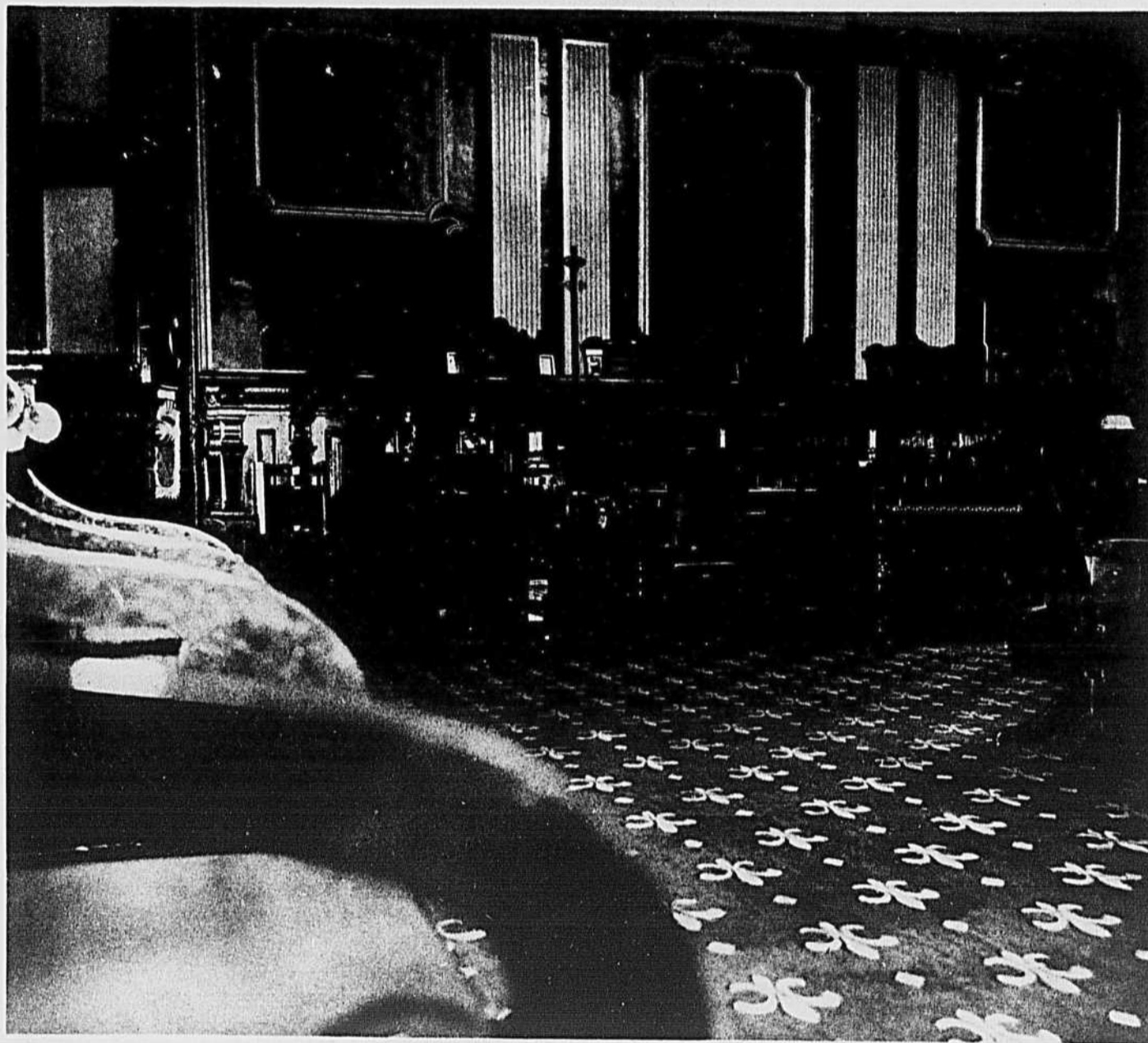
Louise Forrestier est comédienne et chanteuse. Avec une aisance remarquable, elle passe de la chanson fantaisiste à la ballade, au folklore et à la chanson dite réaliste.

LA COUR D'APPEL

DERNIER VESTIGE DE LA SPLENDEUR DU VIEUX PALAIS

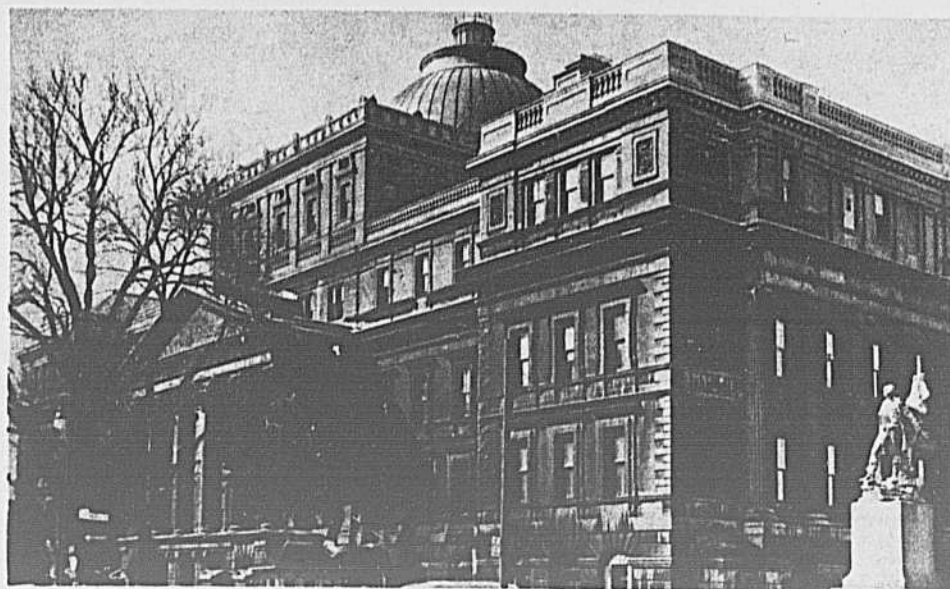
PAR JEAN DENECHAUD

JEAN DENECHAUD EST REPORTER JUDICIAIRE A LA PRESSE



On aperçoit ici les cinq fauteuils des juges et la tribune massive en bois sculpté. A l'avant de la tribune se trouve, d'un côté la table du greffier, et de l'autre, celle des avocats. Le premier plan nous montre le bras d'un des sièges latéraux destinés au public.

Le vieux Palais photographié de la place Vauquelin et tel qu'il est aujourd'hui avec son troisième étage surajouté, supportant un dôme.



QUE DEVIENDRA notre vieux Palais de justice, lorsque sera aménagée la nouvelle "cité judiciaire" ?

Que fera-t-on de ce vieil édifice, dont la pureté du style avait fait, lors de son inauguration, l'admiration des visiteurs ? La Commission des monuments historiques et le ministère des affaires culturelles, auxquels les pouvoirs publics ont confié la sauvegarde du "Vieux Montréal" parviendront-ils à conserver, bien que défiguré quelque peu, ce chef-d'oeuvre d'architecture de notre Montréal historique ?

De cette splendeur d'antan, il ne reste plus que le local de la Cour d'appel, coin privilégié qui semble être demeuré indemne des nombreuses modifications apportées à la vieille bâtisse. La salle d'audience de ce tribunal, le plus élevé de la province, fait revivre quelque peu l'atmosphère d'autrefois, alors que les sommités du Barreau et les grands noms de notre histoire politique y ont défilé pour y représenter leurs clients, paysans et commerçants du siècle dernier.

L'intérieur de cette salle d'audience est demeuré somptueux. Son tapis de velours rouge à motif de fleurs de lys, ses fenêtres très hautes, jetant une lumière tamisée sur des tables et fauteuils anciens, donnent à l'ensemble un aspect austère.

La tribune dominant la pièce, entièrement de bois sculpté, rappelle ce que les peintres de l'époque appelaient des "scènes de majesté", alors qu'un roi se faisait peindre, assis sur son trône portant le sceptre et les autres emblèmes de son autorité. Les murs composés de panneaux verts à moulures sur fond rouge, encadrés de semi-colonnes qui supportent une frise Renaissance. Au milieu de ces panneaux ont été accrochés les portraits peints à l'huile de trois magistrats qui ont illustré les annales de ce tribunal : le célèbre juge en chef Charles J.-E. Mondelet qui occupa ce poste durant vingt ans, de 1858-78, et deux autres de ses successeurs non moins célèbres, sir Antoine-Aimé Dorion (1874-91) et le successeur de ce dernier, sir Alexandre Lacoste (1891-1907). Le plafond à caissons, agrémenté de sculpture ornementale, est de même style Renaissance.

A l'arrière des sièges de la tribune, accroché au panneau central "au-dessus" des juges, un simple crucifix comme pour rappeler à ces derniers Celui qui vérifie leurs décisions.

"J'ignore ce que sera le cachet de notre Cour d'appel dans le nouveau Palais", nous déclarait avec une pointe d'appréhension le juge en chef Lucien Tremblay, au cours d'une interview.

Ce dernier occupe le cabinet de sir Louis-Hippolyte Lafontaine et il nous rappelait que c'est dans la petite bibliothèque du tribunal que l'on a convertie aujourd'hui en salle d'audience, que le grand homme d'Etat canadien mourut subitement, alors qu'il occupait le poste de juge en chef de la Cour d'appel.

C'est d'ailleurs dans la grande salle d'audience du vieux Palais que nous appelons communément la "chambre 24" que la dépouille mortelle de sir Georges-Etienne Cartier, ramenée d'Angleterre, où il mourut, fut exposée. C'est là que défila durant quelques jours la population de Montréal, rendant hommage à cet autre homme d'Etat, dont le rôle avait été prépondérant dans la politique du pays.

Le juge Tremblay nous a raconté avoir saisi davantage la beauté du vieux Palais, lorsqu'un jour un producteur de cinéma canadien est venu y filmer, l'an dernier, quelques scènes d'un drame qui se déroulait dans un Palais de justice. Son attention avait alors été attirée par la façon de ce producteur et du metteur en scène de faire ressortir l'aspect artistique de la vieille bâtisse.

Le juge Tremblay a d'ailleurs toujours apprécié le cachet se dégageant de ce



Le juge en chef Charles Mondelet eut une carrière professionnelle fort mouvementée. Il prit part à l'agitation politique qui précéda le soulèvement de 1837. Arrêté en même temps que La Fontaine et Viger, en 1838, il fut remis en liberté sans subir de procès. Nommé juge de la Cour de circuit, en 1844, puis promu à la Cour supérieure, il devenait, en 1859, adjoint du juge en chef de la Cour d'appel, pour remplacer ce dernier quelques années plus tard.

Conseiller législatif et subséquemment membre du Sénat, dont il devint le président, sir Alexandre Lacoste occupa le poste de juge en chef de la Cour d'appel de 1891 à 1907. Il fut l'ancêtre d'une lignée d'hommes de loi; son fils, Paul, fut bâtonnier de la province. Ses petits-fils, Mes Roger et Marc Lacoste, Henri et Alexandre Gérin-Lajoie, Maurice Tessier, Jules Landry, ainsi que son arrière-petit-fils, Me Paul Gérin-Lajoie, ministre provincial de l'Éducation, continuent la tradition familiale. Mme L.-G. Beaubien, présidente de l'hôpital Ste-Justine, est la fille de sir Alexandre.



vieil édifice, qui, selon lui, devrait être utilisé plus tard comme musée.

"Que l'on enlève, nous a-t-il déclaré, les deux ascenseurs en fer ajouré — comme il s'en fabriquait à l'époque — lesquels enlaidissent énormément l'entrée et qu'on les place à l'arrière de la bâtisse!" En effet, si l'on suivait son conseil, les ascenseurs étant disparus, nous apercevriions aussitôt en entrant une magnifique "salle des pas perdus", pas très grande mais jolie.

C'est alors que se dégageraient les deux escaliers latéraux, imposants et spacieux, faits en marbre avec rampe ornementale, lesquels atteignent le premier étage et nous introduisent dans un vaste corridor au plancher en mosaïque à motifs variés et au plafond comportant une enfilade d'arcades. C'est là que se trouve la galerie des bâtonniers.

L'aspect extérieur de l'édifice a été quelque peu gâté, lorsqu'on y a ajouté un étage ainsi que la fameuse coupole et subséquemment l'annexe de la Cour de magistrat. Tel qu'il fut construit originairement, avec son portique d'apparat surmonté d'un fronton reposant sur six colonnes de style ionique et une entrée générale sous ce portique, l'édifice était à cette époque l'un des plus beaux du vieux Montréal. Aujourd'hui il ressemble à un adolescent qui aurait grandi trop vite et dont les manches et le pantalon seraient trop courts.



Sir Antoine-Almé Dorion qui fut d'abord chef de l'opposition libérale aux Communes et plus tard ministre de la Justice dans le cabinet Mackenzie, a été juge en chef de la province de 1874 à 1877. Me C.-Antoine Geoffrion et son frère, Guillaume, sont ses arrière-petits-fils. Sa fille avait épousé Christophe-Alphonse Geoffrion, bâtonnier, ministre sans portefeuille dans le cabinet Laurier, et dont le fils fut l'excellent juriste Aimé Geoffrion.

L'architecte John Ostell qui le construisit de 1851 à 1858, maniait adroitement les ordres classiques de construction, nous dit le critique d'art Gérard Morisset.

Naturellement, l'édifice comportait une série de colonnes comme la plupart des édifices de l'époque qui étaient des imitations des styles étrangers et qui donnaient au visiteur l'impression de se trouver en Grèce.

La Cour d'appel est composée de douze juges: huit d'expression française,

Recommandé



Mason & Risch. Le préféré des connaisseurs les plus exigeants, c'est le piano que l'on trouve le plus souvent dans les écoles, les églises et les foyers Canadiens comparativement à toutes les autres marques réunies. Pour la tonalité, le toucher et l'apparence, Mason and Risch de fabrication Canadienne est le piano par excellence. En vente à tous les bons magasins. Ecrivez pour recevoir notre brochure en couleur.



Mason & Risch
TORONTO, CANADA

Corinne a le "CAFARD"

DOULEURS MENSTRUELLES

Chaque mois, Corinne avait le "cafard" par suite de malaises menstruels fonctionnels. Maintenant, elle prend simplement MIDOL et connaît un confort parfait, car les comprimés MIDOL contiennent:

- Des ingrédients à action rapide qui SOULAGENT LES CRAMPES ET CALMENT LES MAUX DE TÊTE ET DE DOS.
- Plus un médicament spécial qui CHASSE LE "CAFARD".

GRATIS! "Ce que les femmes veulent savoir" — une brochure illustrée, franche et révélatrice, expliquant ce qu'est la menstruation, avec l'offre spéciale de présentation d'un paquet régulier de MIDOL à 29¢ pour seulement 10¢. Cette offre est valable seulement au Canada. Envoyez 10¢ à: C.P. 3000, Dépt. MP-186, Aurora, Ontario. (Envoyé sous emballage anonyme).



Corinne est GAIE
GRÂCE À
MIDOL MARQUE DÉPOSÉE

ÉCONOMISEZ DE L'ARGENT! Procurez-vous le nouveau flacon de 30 comprimés.



POILS PARTIS! FIGURE

Lèvres.. Bras.. Jambes..

Après avoir tout essayé, je découvris un moyen simple et de prix modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées.

HEUREUSE! MAINTENANT

Mon livre GRATUIT vous livre mon secret. Posté sous pli secret. Aussi échantillon d'essai. Ecrivez à ANNETTE LANZETTE, P.O. Box 610, Dépt. C. 222, Toronto, Ontario. Inclure timbre de 5¢ pour réponse.

DEEP HEAT
aide à calmer
les douleurs
arthritiques


En quelques minutes, Deep Heat procure un soulagement des douleurs arthritiques, rhumatismales ou musculaires — Deep Heat Rub pénètre littéralement dans la peau, c'est pourquoi il est si efficace. C'est un analgésique à action rapide qui procure un soulagement bienfaisant aux endroits les plus douloureux. Vous sentez une chaleur bienfaisante qui apaise la douleur. Non gras. Ne tache pas. Economique.

Mentholatum
DEEP HEATING Rub



*Pour bébé, rien ne vaut les
aliments Heinz pour bébés,
purs, nourrissants, offerts dans
de pratiques bocaux en verre...
sauf la tendresse de sa maman.*



ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS  *Bébé en bénéficie aujourd'hui—et pour toute sa vie.*

quatre siégeant à Montréal et quatre à Québec, et quatre juges d'expression anglaise.

Ce tribunal qui fonctionne aujourd'hui dans une atmosphère paisible a connu, à une certaine époque, un moment fort mouvementé que l'histoire désigne généralement comme la "crise judiciaire" de la Cour d'appel, alors que l'événement avait provoqué la célèbre grève des avocats. Ce fut "l'âge de fer" de notre plus haut tribunal.

Aussi, semble-t-il d'actualité, dans notre ère de grèves de rappeler ce que fut en quelque sorte ce conflit qui paraît avoir été à l'époque notre "affaire Dreyfus" puisqu'il s'agissait au fond d'une crise de l'autorité. Un tel événement ne pourrait plus se produire aujourd'hui par suite de l'adoption, il y a quelques années, d'une législation qui rend impossible la répétition d'une telle situation.

Lorsque ce que l'on désigne comme la "crise judiciaire" de la Cour d'appel éclata, au cours des années 1873-74, déclenchant, comme nous le mentionnons plus haut, "l'arrêt de travail" des membres du Barreau pour nous servir d'un terme syndical, les juges n'étaient pas ce qu'elle est aujourd'hui.

A l'heure actuelle, on oblige un juge à prendre sa retraite dès qu'il a atteint 75 ans. Mais cela n'existait pas, lors de l'incident dont il s'agit et les juges qui siégeaient à la Cour d'appel à ce moment, ne se rendant pas compte qu'ils avaient vieilli et que l'affaiblissement de leurs facultés, soit par la maladie, soit par une infirmité quelconque les rendaient incapables à siéger. D'autre part, la pension de retraite était presque inexistante, à cette époque, si elle ne l'était pas entièrement.

Elle obligeait alors certains juges à

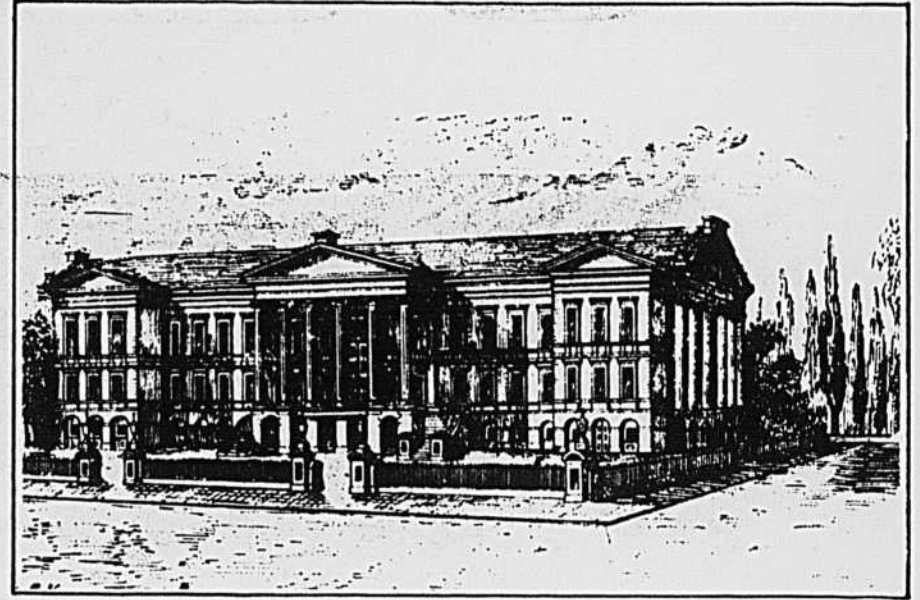


L'un des insignes de la royauté et de la justice britanniques qui figurent aux deux extrémités de la table du greffier.

conserver leur fonction, tout comme dans le monde des artistes, on voit quelques fois certaines grandes vedettes qui furent imprévoyantes, se cramponner à la rampe, au détriment de leur public, et ne pas vouloir quitter la scène.

Le juge en chef du tribunal possédait, à cette époque troublée, une réputation d'excellent juriste, mais il était dans l'obligation de s'absenter constamment pour cause de maladie. A plusieurs reprises, on avait remis des sessions du tribunal pour cette raison; un autre juge était si dur d'oreille qu'il arrivait fréquemment à des avocats de dire: "mais, Votre Seigneurie, ce n'est pas ce que nous prétendons!"

Un troisième était d'une telle impatience qu'il devenait extrêmement difficile de plaider devant lui sans se faire rabrouer constamment; enfin, on accusait de par-



L'édifice tel qu'il apparaissait au début de son occupation, en 1858, sans son étage supérieur, sans annexe de la Cour de magistrat et sans coupole.

Bébé mange des céréales? Offrez-lui les meilleures ... Heinz!

**De six semaines à
deux ans bébé mange
beaucoup de céréales**

Les céréales jouent un rôle très important dans l'alimentation des tout-petits. Du jour où bébé prend sa première bouchée d'aliment solide (les médecins recommandent de leur donner d'abord des céréales) jusqu'au moment où il partagera les repas

des grands, bébé mangera des céréales tous les jours. Voici pourquoi:

Une bonne céréale pour bébés présente des avantages uniques

Les céréales Heinz fournissent aux bébés des minéraux et des vitamines supplémentaires que le lait ou la formule ne peuvent leur donner. Elles contiennent aussi beaucoup plus de thiamine et de fer que le lait. De plus, on peut donner aux céréales Heinz pour bébés la consistance désirée. On les sert d'abord assez liquides, pour habituer l'enfant aux aliments solides. Plus tard, un mélange plus épais lui plaît davantage.

Les enfants aiment la variété

Heinz offre cinq sortes de céréales pour bébés: farine d'orge, farine de riz, farine d'avoine, farine de céréales mélangées et Infantsoy, la farine à haute teneur en protéines,

Chaque variété répond à un besoin particulier de l'enfant. Ensemble, elles offrent un vaste choix d'éléments nutritifs, de saveurs et de textures.

On offre généralement d'abord aux bébés de la farine de riz ou d'orge Heinz, à cause de la saveur délicate et de la texture particulièrement fine de ces céréales. A mesure que l'enfant grandit, on passe à des céréales plus grossières qui permettent de varier le menu tout en assurant à l'enfant d'autres éléments nutritifs. On peut aussi mélanger une farine de céréales avec une purée de fruits Heinz. Les bébés raffolent de ces mélanges!

Pourquoi la marque Heinz?

Les céréales Heinz pour bébés sont soigneusement préparées.

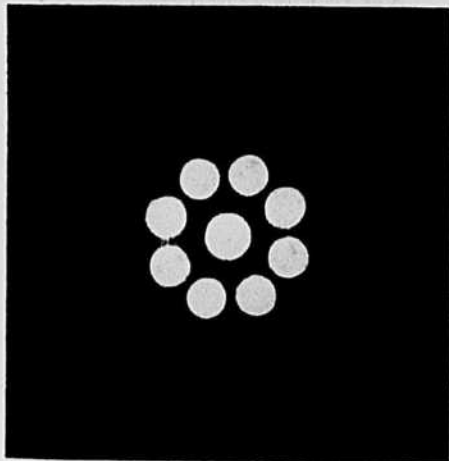
avec l'aide de spécialistes dans l'alimentation des tout-petits, par la compagnie qui vend le plus d'aliments pour bébés au Canada. Toutes les farines Heinz pour bébés sont faites avec les meilleures céréales, riches en hydrates de carbone et en protéines et additionnées de minéraux et de vitamines supplémentaires. Grâce à un procédé de floconnage exclusif, les céréales Heinz pour bébés présentent toujours une consistance parfaite. Elles se mélangent rapidement et restent lisses et crémeuses jusqu'à la dernière bouchée.

CÉRÉALES HEINZ POUR BÉBÉS

Bébé en bénéficie aujourd'hui...
et pour toute sa vie.



La rosace du plafond reproduit une rose, dont les huit pétales sont séparés par huit colonnettes rejoignant un centre finement sculpté, où l'on a suspendu le plafonnier.



Cette intéressante sculpture ornementale compose le fronton de la porte d'entrée et atteint la frise du plafond.



tialité un autre membre du tribunal.

L'autorité judiciaire était l'objet à cette époque, comme elle l'est d'ailleurs maintenant, de la plus grande considération ; de la part des avocats, elle commandait le respect et la confiance. Critiquer un juge eût constitué un crime ! Que pouvait-on contre tout un banc ?

Cet état de choses dura cinq ou six ans et les arrérages dans les procédures s'accumulèrent. C'est le 16 décembre 1873 que les membres du Barreau de Montréal décidèrent, à l'unanimité, de ne pas se présenter en Cour d'appel aussi longtemps que ce tribunal n'aurait pas été reconstitué. La résolution réclamait, de plus, une enquête par une "Commission royale". On discuta longtemps si l'on devait procéder au moyen de "l'impeachment" ou si cette procédure devait avoir lieu après que la Commission royale se fut prononcée sur la question.

Mgr Bourget, évêque de Montréal, demanda dans une lettre lue dans toutes les églises du diocèse des prières pour le règlement du conflit. Celui-ci se termina, comme nous le mentionnons plus haut, après quelques mois par la démission des

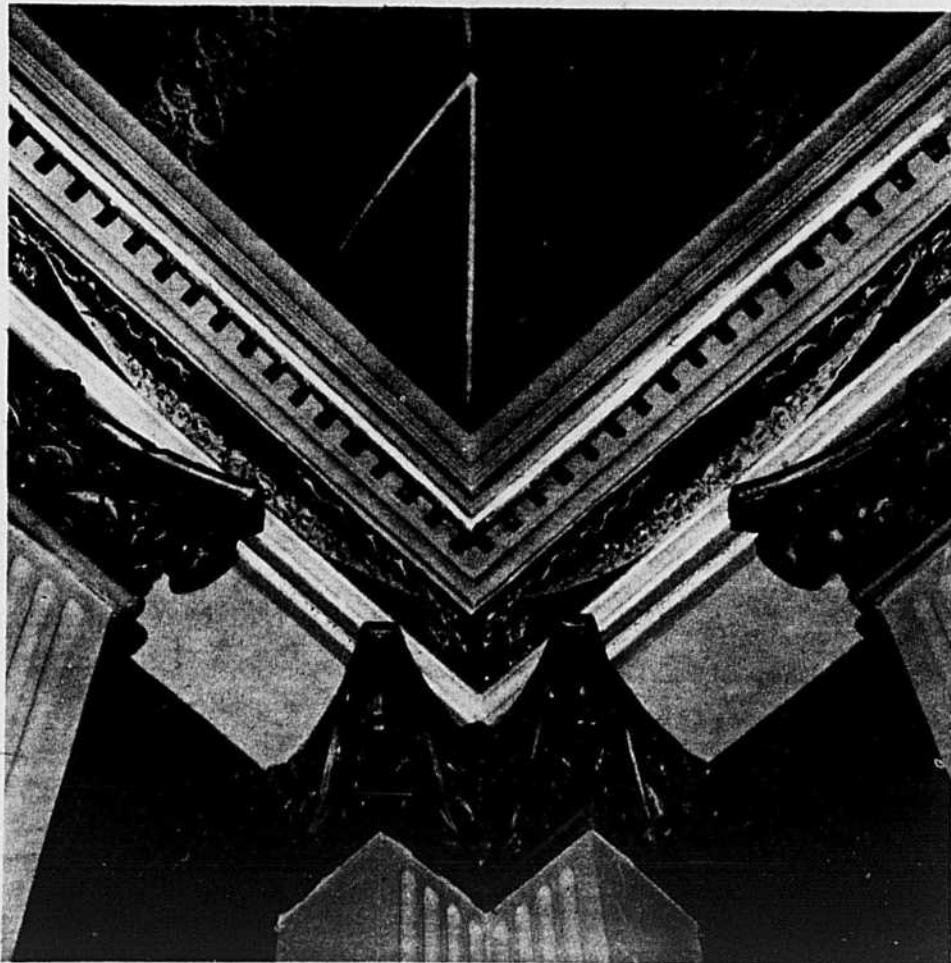
juges critiqués et la réorganisation du tribunal.

Le regretté juge Maréchal Nantel de la Cour des sessions de la paix, qui était un historien distingué pour avoir occupé durant quelque 30 ans la fonction de bibliothécaire du Barreau de Montréal, apporte dans un numéro de la Revue du Barreau une sorte de conclusion à cette célèbre "crise judiciaire".

"Le calme, déclare-t-il, est revenu depuis longtemps au Palais. Les procès s'y déroulent dans l'atmosphère sereine que la justice requiert. Les juges accueillent les avocats avec courtoisie et ceux-ci ont pour les magistrats les égards et le respect qui leur sont dûs.

"Des difficultés surviennent encore de temps à autre, mais elles s'aplanissent sans heurts et dans un esprit de compréhension. Lorsque les améliorations ou les réformes s'imposent dans l'organisme judiciaire, les juges et les avocats les étudient de concert en considérant toujours et surtout les exigences du bien public. Cette claire vision de l'intérêt général inspire constamment la magistrature et le Barreau."

Cette photo nous fait voir un coin de la salle. On aperçoit les chapiteaux des semi-colonnes du mur supportant une frise à arabesque ainsi qu'une corniche, nous donnant également une vue de la voûte à caissons de style Renaissance, lequel caractérise la pièce.



LA GASTRONOMIE



PAR ROGER CHAMPOUX

Trop aigrelette la vinaigrette

Dans la cuisine, tout se déroule gentiment, jusqu'au moment de préparer la vinaigrette. Pensez donc, ils seront huit à table et la salade qui sera présentée AVANT le plat de fromages, servira, en quelque sorte, de point d'orgue. Les desserts ne sont pas loin, le champagne aura été rafraîchi comme il se doit et il ne faudrait tout de même pas qu'une malencontreuse vinaigrette vienne gâcher un dîner d'une aussi savante ordonnance.

Et la ménagère de devenir nerveuse ! Comme je comprends les terreurs du brave cordon-bleu qui, après des heures de labeur, se découvre face à un problème... sans solution. Car, disons-le, il n'existe aucune recette précise pour la vinaigrette-maison. La seule qui mérite quelque considération.

Loin de moi, l'intention de blesser les fabricants de sauces trop ou pas assez piquantes : ils ont imaginé un liquide passe-partout qui fait de son mieux pour ne pas irriter le délicat palais de tante Mélanie, tout en étant assez costaud pour plaire au solide gosier de l'oncle X pour lequel un whisky n'est jamais suffisamment rêche. Des couleurs et des goûts, n'est-ce pas. Joli axiome qui n'arrange rien... et ça presse la vinaigrette !

Le problème est à quatre dimensions puisqu'il s'agit de lier quatre ingrédients fort connus du reste, et qui se nomment : l'huile, le vinaigre, le sel et le poivre. Et dans quelles proportions exactes ? Vous aurez beau consulter les plus doctes livres vous ne trouverez rien qui soit "officiel"... la vinaigrette étant une délicate affaire de dosage.

Alors ? Eh, bien ! Madame, même si vous détestez les hommes à la cuisine en des moments aussi graves, je vous propose de vous en présenter QUATRE (juste ciel !) qui vont vous venir en aide. Des messieurs, pas en chair et en os ! Voyons, qu'allez-vous penser ! Il s'agit, prenez patience, d'un autre axiome mais ayant quelque sens commun, celui-là, et qui s'inscrit comme suit :

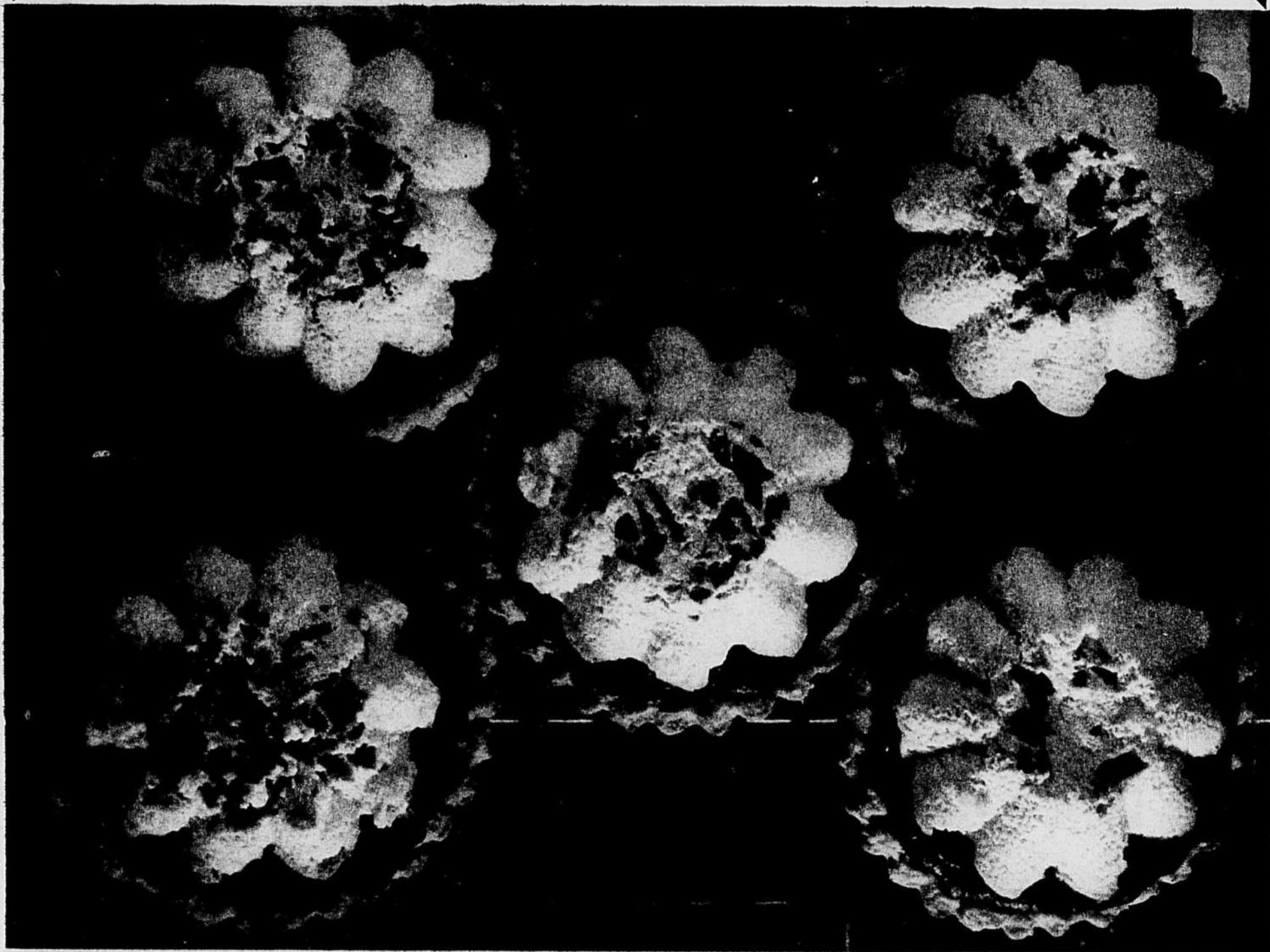
Pour bien réussir une vinaigrette il faut quatre hommes :

Un prodigue... pour l'huile.
Un avare... pour le vinaigre.
Un sage... pour le sel.
Un fou... pour le poivre.

Faites appel au prodigue, à l'avare, au sage et au fou et si votre vinaigrette n'est pas réussie... j'aurais, une fois de plus, perdu mon latin de cuisine.

au menu cette semaine

LES TARTELETTES BICOLORES



INGREDIENTS : 1 paquet de pâte à tarte préparée — 8 oeufs — $\frac{3}{4}$ d'une pinte de lait — 2 tranches de jambon — 2 cuil. à soupe de beurre — sel — poivre.

POUR LES FONDS DE TARTES : $3\frac{1}{2}$ onces de concentré de tomates — 1 boîte d'épinards — 5 moules cannelés.

Avec la pâte achetée toute prête, faire 5 fonds de tartes. Les faire cuire à blanc, c'est-à-dire sans rien dedans, puis les remplir, les unes avec de la sauce tomate (diluer le concentré avec de l'eau et ajouter une noix de beurre), ou avec des épinards (bien égouttés et passés quelques minutes dans du beurre).

Hacher le jambon. Battre les oeufs entiers; mélanger les deux; ajouter le lait, un peu de sel, du poivre. Verser dans les moules cannelés et les mettre au bain-marie et au four moyen pendant 20 minutes. Lorsque la composition aura pris la consistance d'un flan, retirer les moules du four et de l'eau; laisser refroidir 3 à 4 minutes avant de démouler.

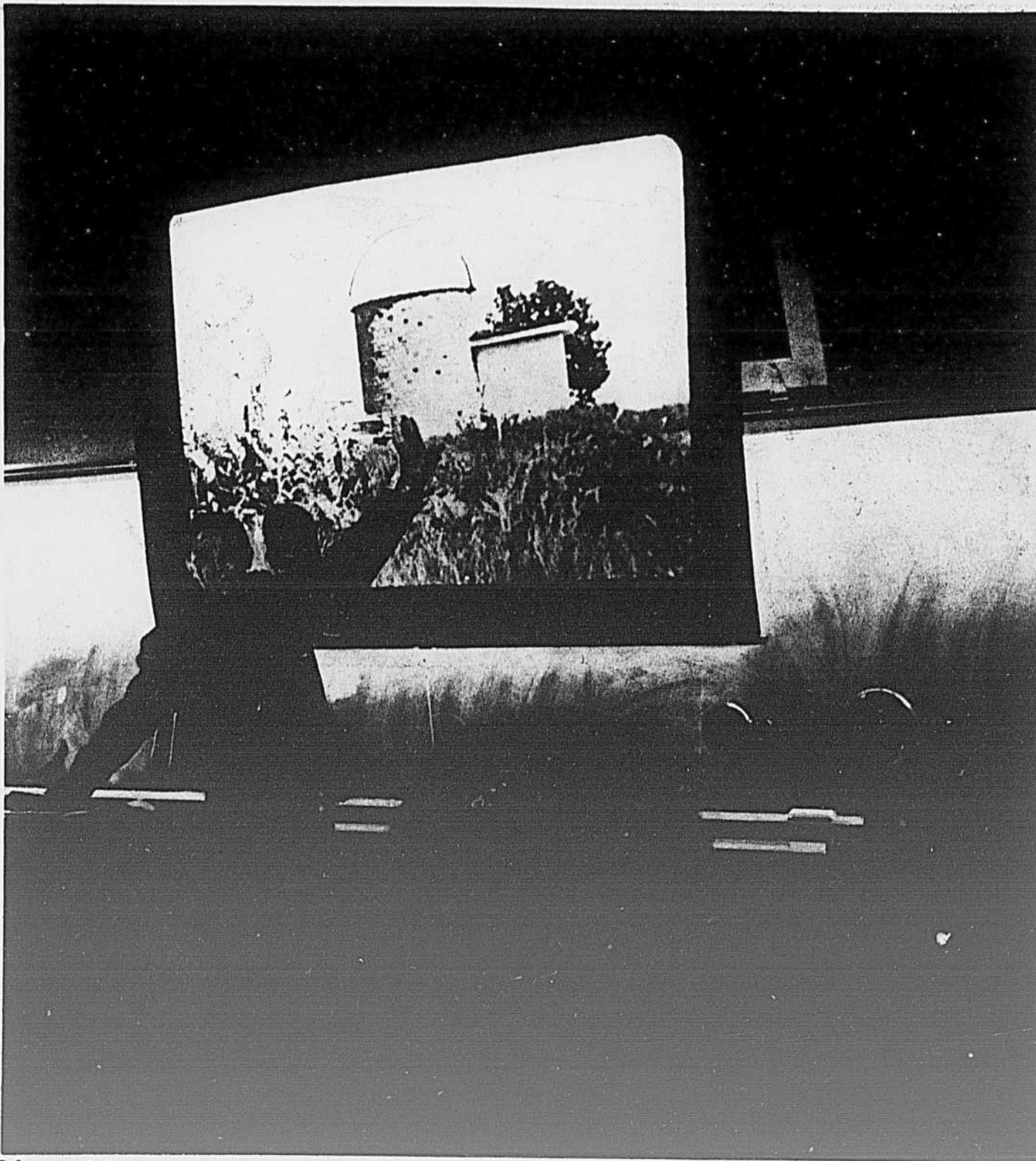
Retourner chaque moule au-dessus des tarteleTTes garnies et servir le tout très chaud.

L'ASTRONOMIE

UNE SCIENCE POUR MONSIEUR TOUT-LE-MONDE

PAR J.-CLAUDE PAQUET

Le professeur Marmet présente, sur diapositive, un petit observatoire que quelques astronomes amateurs de Québec se sont construits en banlieue de la capitale.

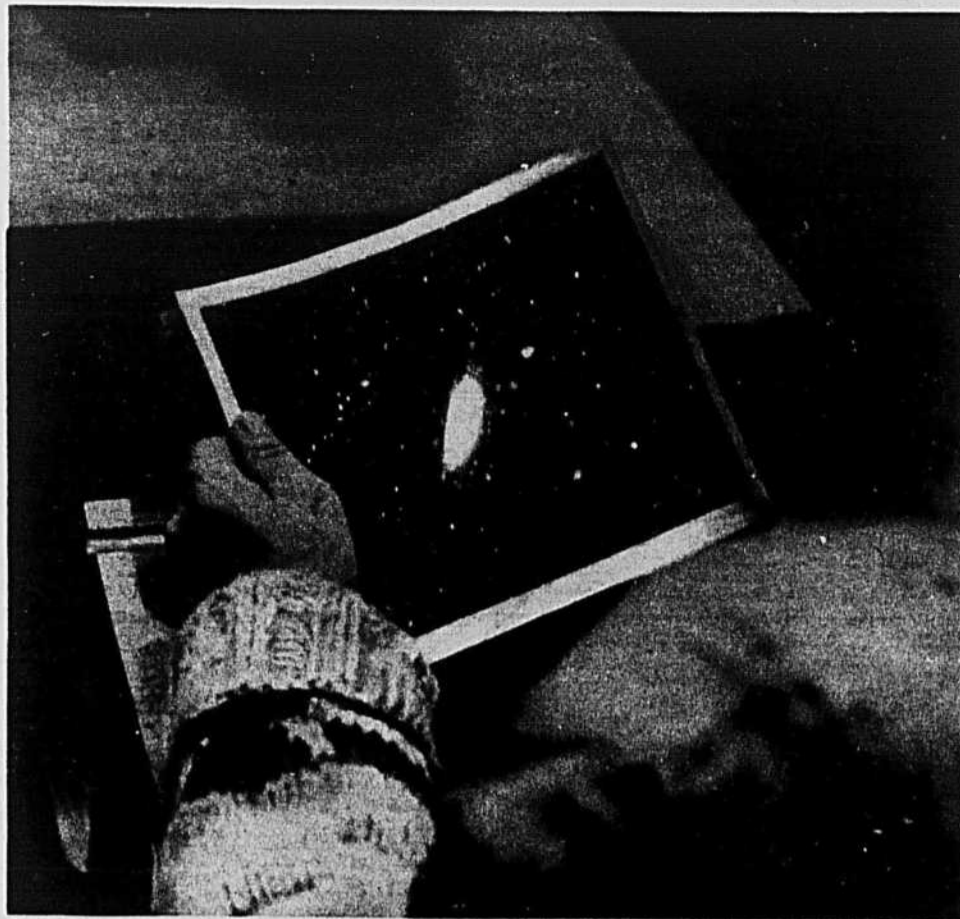


L'ÉTOILE du Centaure, dont on dit qu'elle est la plus rapprochée de la Terre, est située à 4.3 années-lumière de notre planète. En chiffres, cela veut dire 25,421,016,000,000 de milles. D'autres étoiles ont de la Terre une distance supérieure à 300 années-lumière. C'est - à - dire, plus de 1,759,708,800,000,000 de milles. Pour ceux qui renoncent à prononcer ce nombre, cela veut dire un quadrillion, sept cent cinquante-neuf trillions, sept cent huit billions, huit cents millions de milles de la Terre.

Un nombre qui dépasse l'entendement et qui pourrait bien n'être cependant qu'une infime portion de l'immensité de l'univers. Des corps on passe aux anticorps; en arrivera-t-on ainsi à définir l'immensité de l'espace en parlant de l'antiespace? C'est à en perdre son latin, sinon la raison. Tout ce que je retiens, c'est que je n'irai jamais passer mes vacances sur l'étoile de Centaure, de crainte de ne pouvoir en revenir avant la fin des trois semaines réglementaires.

L'astronomie, qui est pourtant une science fort ancienne, peut encore enregistrer de nouvelles découvertes chaque jour. D'abord parce que les méthodes scientifiques de recherche sont beaucoup plus perfectionnées, ensuite parce que les instruments d'exploration de l'espace sont plus puissants, mais surtout parce que l'on connaît relativement peu de choses de cette immensité.

Il est probablement juste de dire, au sujet de cette science, qu'elle compte dans ses rangs un plus grand nombre d'amateurs que de professionnels. La qualité d'amateur ne signifiant aucunement, dans certains cas tout au moins, que l'étendue des connaissances soit très inférieure à celle des professionnels. Un grand nombre d'amateurs ont en fait largement contribué à l'évolution de la science astronomique. C'est le cas notamment de ces amateurs japonais Ikeya et Seki qui ont découvert plusieurs comètes, la dernière remontant à deux mois à peine. Dans les milieux de l'astronomie, il est d'autres amateurs bien connus pour avoir contribué à l'avancement de la science, comme MM. Leslie Peltier et



Au cours d'une récente réunion hebdomadaire du Centre français d'astronomie de Montréal, le professeur Paul Marmet, de l'université Laval, a entretenu son auditoire sur les "photographies astronomiques de galaxies extérieures, à l'aide d'un réfracteur de 5 pouces".

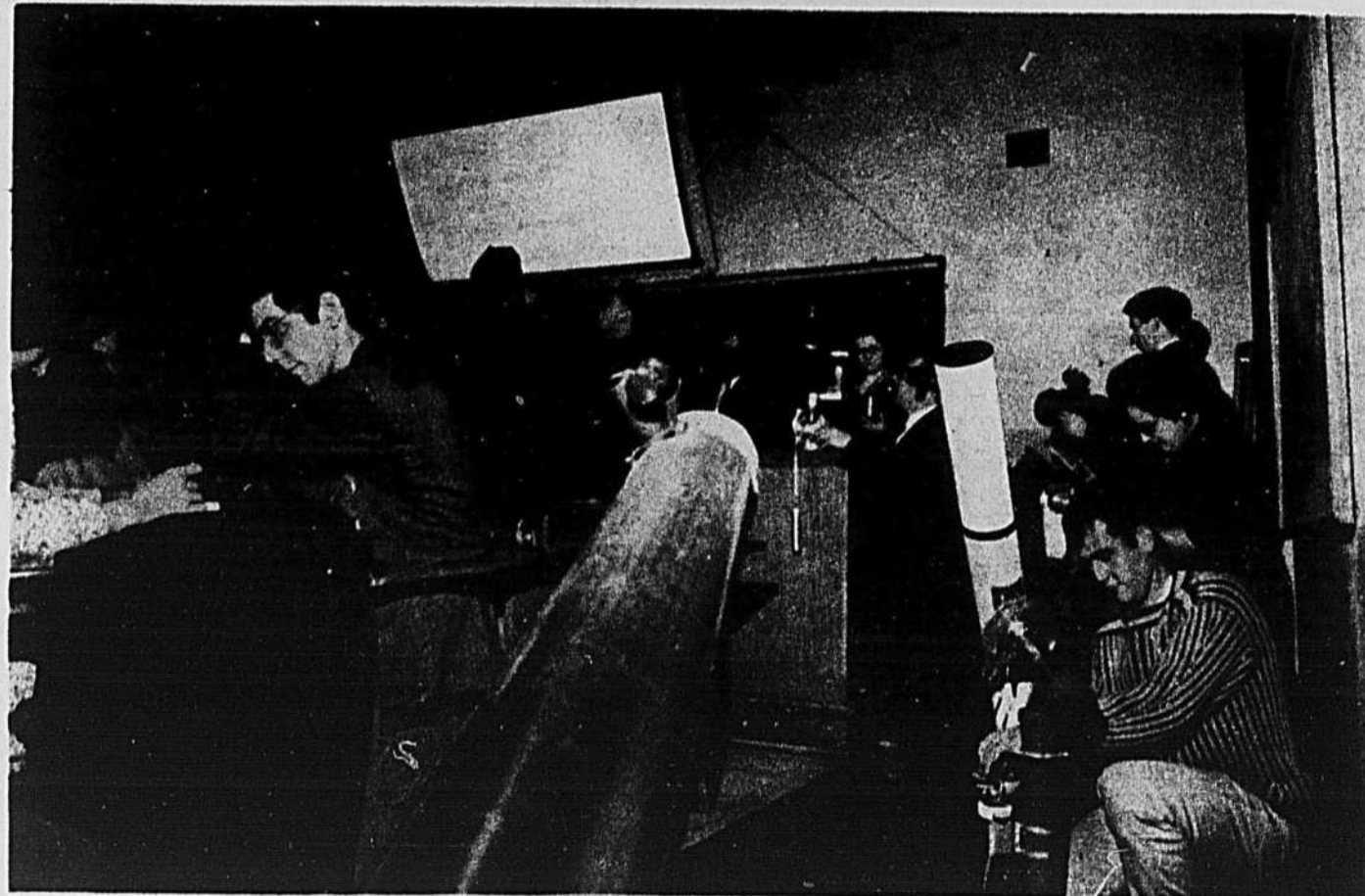
Frank Morgan, qui ont fait un excellent travail sur les étoiles variables, et M. François de Kinder, de Montréal, qui se spécialise dans l'observation du soleil.

Mais pourquoi, au juste, fait-on de l'astronomie? Cette science se limiterait-elle donc à une connaissance statique de la géographie céleste? Les spécialistes de la question vous diront que l'astronomie conduit à une connaissance plus exacte de la cartographie de notre planète, mais qu'il y a surtout, au coeur de tout astronome, une grande curiosité à combler vis-à-vis l'immensité de l'espace, et davantage peut-être sur la possibilité d'existence d'autres mondes dans d'autres galaxies, ou même à l'intérieur de la nôtre.

Quoi qu'il en soit, un fait demeure : il n'y a pas que les hommes de sciences qui s'intéressent à l'astronomie. Le Centre français de Montréal de la Société royale d'astronomie du Canada groupe près de 200 astronomes amateurs, qui, une fois par semaine au moins, se réunissent à la salle Léon Provancher, du Jardin botanique de Montréal, pour entendre des conférences sur différents aspects de l'astronomie et pour procéder aussi à des séances d'observation quand le temps s'y prête. Les membres se divisent en différents comités d'observation, où les uns et les autres s'intéressent au soleil, aux aurores boréales, aux éclipses, aux météores, aux étoiles variables, aux étoiles doubles, à la lune, etc.

L'un d'eux apportera-t-il demain une découverte nouvelle ou une réponse à un problème de l'astronomie? Rien d'impossible à cela. Tout dépend du sérieux que l'on apporte à son travail, et l'on peut faire confiance à plusieurs membres du Centre français de Montréal pour exercer ce hobby avec beaucoup de sérieux, dont quelques-uns, parmi les jeunes, se destineront vraisemblablement à la science astronomique.

Pour citer un exemple, parlons du jeune Jean Vallières, qui se spécialise en photographie astronomique, et qui a accompli un intéressant travail alors qu'il était encore étudiant au sémi-



Quand la température le permet, les membres du Centre français procèdent à des séances d'observation, le mardi soir au jardin botanique, avec des télescopes qu'ils ont, pour la plupart, fabriqué eux-mêmes.



naire de Ste-Thérèse. En démontrant l'échec de la loi de réciprocité en photographie astronomique, Jean Vallières se méritait le premier prix de l'Expo-Sciences de 1964, et recevait une bourse qui l'a conduit en Angleterre. Jean Vallières est aujourd'hui étudiant en physique à l'université de Montréal, et poursuit également ses travaux en astronomie.

Jean Vallières travaillait jusqu'à présent avec un télescope de six pouces qu'il a fabriqué lui-même, mais a décidé récemment de construire un télescope plus puissant, soit un réflecteur de 12 pouces. La partie la plus délicate du travail : polir le miroir, un travail de longue haleine. Près d'une centaine d'heures d'un minutieux travail.

Ces clubs d'astronomes amateurs n'ont d'ailleurs pas pour seul but

d'amuser et de distraire ceux qui s'adonnent au hobby de l'astronomie. Le gouvernement canadien, par exemple, qui investit des sommes assez considérables dans la recherche en astronomie, compte aussi sur le travail des amateurs pour faire avancer la science. Sans compter que l'influence qu'exercent les clubs d'astronomie peut faire naître un jour ou l'autre de nouvelles vocations scientifiques parmi les jeunes. Toute action dans ce sens peut constituer un apport précieux pour le Canada français, qui, par tradition, avait toujours un peu boudé la science.

N'avez-vous jamais senti un petit pincement au coeur, quand on vous a parlé de la Terre comme d'un grain de blé, comparé à l'immensité d'autres astres ? Et la seule idée qu'il puisse

exister des êtres vivants sur d'autres planètes ne vous fascine-t-elle pas un peu ? Et l'ordre implacable qui régit la course des astres ne vous émerveille-t-il pas ?

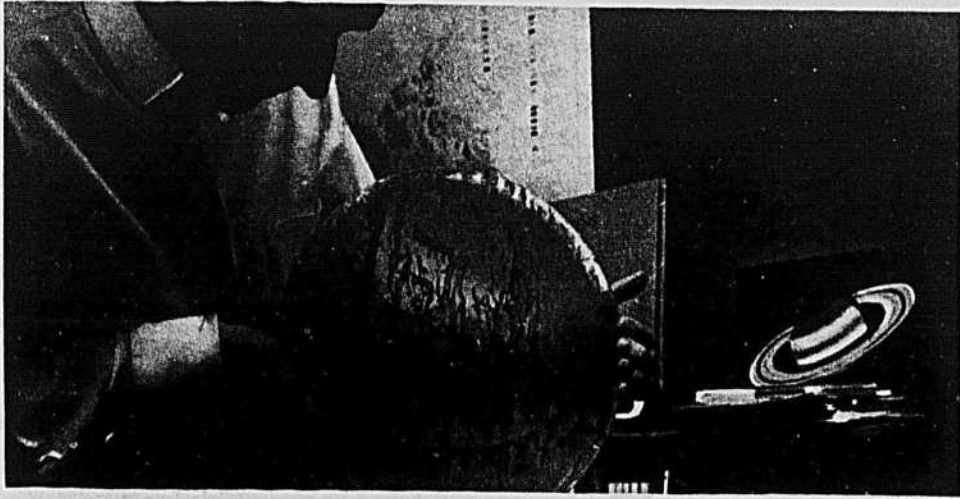
L'enrichissement des connaissances trouve toujours son meilleur profit en compagnie de gens qui partagent les mêmes intérêts. Le Centre français de Montréal de la Société royale d'astronomie du Canada, qui tient des réunions et des séances d'observation tous les mardis soir, peut certainement vous initier à l'astronomie, vous aider à parfaire vos connaissances dans ce domaine, et même vous assister dans la construction d'un télescope amateur. Pour en connaître davantage, il vous suffit de téléphoner à Mme Rollande Matteau, secrétaire du Centre, ou de lui écrire au 2650, rue Sherbrooke est, Montréal.



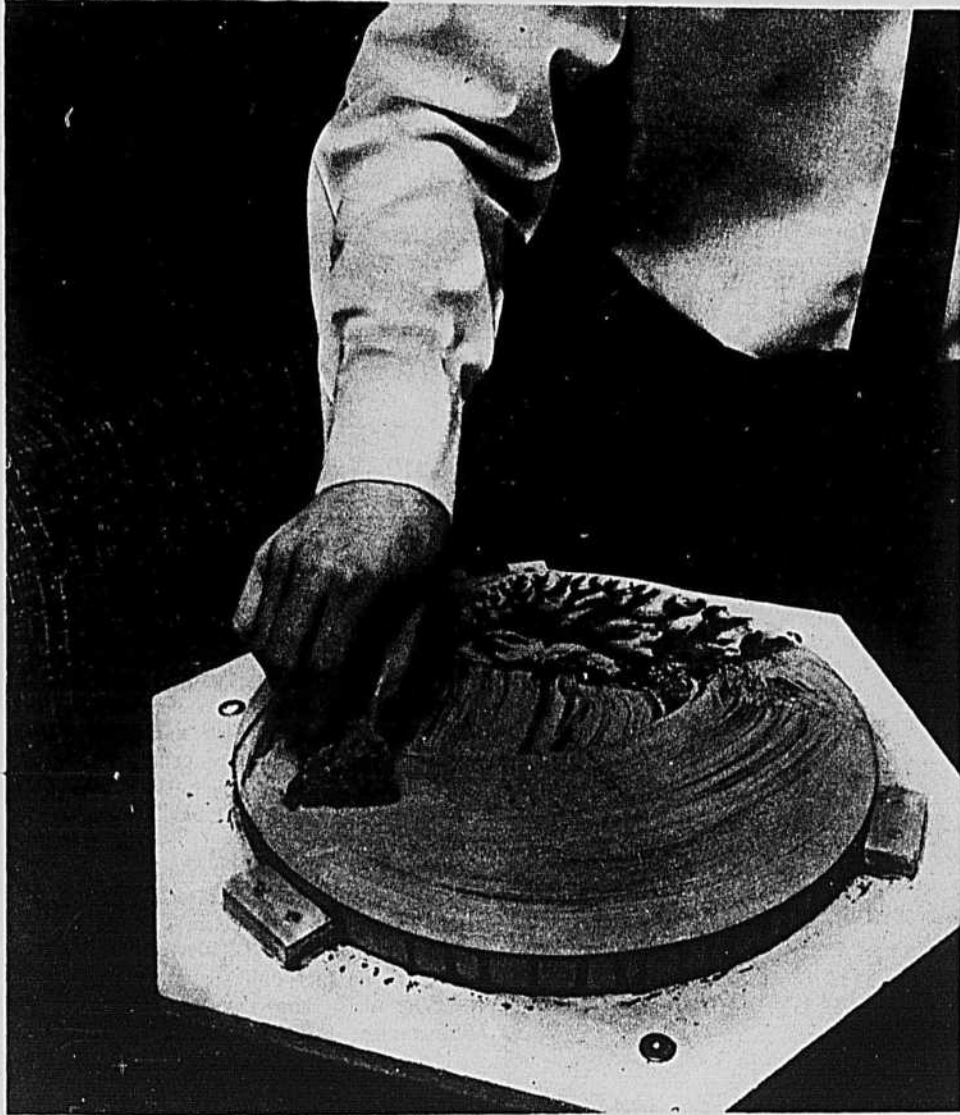
Un groupe d'astronomes amateurs de Montréal écoutent attentivement le professeur Marmet, qui parle des méthodes qu'il a utilisées pour photographier des galaxies extérieures à l'aide d'un équipement amateur.



De jeunes astronomes amateurs étudient ici la position des astres, à l'aide d'une planisphère.



Jean Vallières, actuellement étudiant en physique à l'université de Montréal, se destina vraisemblablement, à la science astronomique. On le voit ici en train de polir un miroir de douze pouces, pour un réflecteur qu'il est en train de se construire. Sa chambre est en même temps son atelier et son centre de documentation.



Jean Vallières, qui est membre du Centre français d'astronomie de Montréal, s'intéresse particulièrement à la photographie astronomique. Il s'est d'ailleurs mérité le premier prix de l'Expo-Sciences du Canada en 1964, en démontrant l'échec de la loi de réciprocité en photographie astronomique. Il a réalisé ici une séquence de photographies de la Lune à l'occasion d'une éclipse.



Au premier signe de

RHUME OU GRIPPE

avant de faire quoi que ce soit

PRENEZ DEUX COMPRIMÉS ASPIRIN

MARQUE DÉPOSÉE



Quand vous sentez que vous attrapez un rhume ou la grippe, et que vous avez une sensation de mal de tête, des muscles endoloris, un mal de gorge ou de la fièvre, la première chose à faire, c'est de prendre de l'ASPIRIN. Prenez deux comprimés ASPIRIN avant de faire quoi que ce soit d'autre, car ASPIRIN commence à agir instantanément pour faire baisser la fièvre, soulager la sensation de mal de tête et calmer les douleurs musculaires; vous vous sentez donc vite mieux.

ASPIRIN procure également un soulagement bienfaisant du mal de gorge. Faites simplement dissoudre trois à cinq comprimés ASPIRIN dans un tiers de verre d'eau et gargarisez-vous bien.

Pour vos enfants, procurez-vous ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, à la dose de 1¼ grain recommandée pour les enfants.



Assurez-vous d'obtenir de l'ASPIRIN véritable. Recherchez la croix Bayer sur chaque paquet d'ASPIRIN.



PAUL LACROIX: SCULPTURES SUR COMMANDE

PAR JEAN O'NEIL

PAUL LACROIX est un sculpteur québécois qui a la bonne fortune d'avoir illustré le progrès et l'aisance de plusieurs institutions québécoises, de l'archevêché jusqu'à la compagnie Sico. Il ne s'en plaint pas mais puisque vous vous le demandez, il s'empresse de vous dire qu'il n'a jamais sollicité une seule commande.

Commande ! Voilà le mot à ne pas prononcer. Si les épiciers s'en accommodent, Robert Roussil et Claude Jasmin vous diront à quel point il est impur pour un sculpteur. Lacroix, lui, croit qu'il est possible de "moyenner" avec les commandes, de faire quand même de la bonne peinture ou de la bonne sculpture. Lui, en tout cas, il essaie.

Et en essayant, il lui arrive de réussir des choses comme il vient d'en réussir une pour la Banque Royale sur le Carré d'Youville à Québec.

On a posé certaines conditions au départ. D'abord, la murale devait avoir 110 pieds de longueur et 11 pieds et demi de hauteur. La chose la plus discutable, c'est qu'on lui ait demandé un relief alors que le recul ne permet guère de l'apprécier.

"On m'a demandé, dit-il, d'illustrer ce qui avait fait l'économie du Québec, des origines jusqu'à nos jours."

On le lui a demandé en janvier, et en octobre la murale était terminée. Et à travers le modernisme un peu anonyme dont l'édifice a fait sa façade, la murale de Lacroix jette une lueur de fantaisie.

"Je ne vous apprendrai pas qu'au tout début, le Canada fut un grand constructeur de navires, rival même de la Hollande et de l'Angleterre. Au début de la murale, vous voyez donc trois navires. Trois navires pour rappeler cette industrie et pour rappeler aussi les trois navires de vous savez qui.

"Nous passons ensuite à l'économie du début. La chasse y tint une part importante et vous voyez un bonhomme dans les bois qui tient un oiseau. Vous y voyez un bûcheron, aussi.

"Viennent ensuite la paysanne et le paysan, mais auparavant, il y a un aspect de ville, un aspect d'une ville qui pourrait être Québec, avec ses toits pointus. La paysanne et le paysan représentent une constante de notre économie, la toute petite culture. Il y a un pêcheur, aussi, avec son filet et ses poissons.

"Une chose que je dois vous dire. On voulait absolument que tout soit reconnaissable au premier coup d'oeil par ceux qui fréquenteront la banque. Je crois que c'est une condition acceptable, qui se défend parfaitement.

"Plus avant dans notre histoire, l'industrie du bois prend une grande importance. Cette époque est représentée



par le flottage du bois où l'on voit un draveur et, au loin, l'usine des pâtes et papiers.

"Ensuite, ce sont les mines que l'on découvre et j'ai illustré cette phase par des mineurs, tout simplement.

"L'époque récente est illustrée par deux éléments majeurs dans l'économie du Québec : la voie maritime du Saint-Laurent et la construction de Manic. On y voit une écluse du Saint-Laurent avec un bateau et une tour de l'Hydro, reliée au barrage de la Manicouagan.

"On croit avoir couvert, avec ça, les constantes de l'économie du Québec."

Le temps a compté pour beaucoup dans le choix des matériaux. Au début, il avait été question de la céramique mais le temps ne l'aurait vraiment pas permis. C'est pourquoi Paul Lacroix a proposé des reliefs en cuivre rouge oxydé sur un fond de mosaïque. L'oxydation artificielle du cuivre donne habituellement des verts que tous connaissent pour les avoir vus sur les toitures des églises mais Lacroix, lui, est particulièrement fier d'avoir réussi — ne lui demandez pas comment — à obtenir des bleus.

—Des bleus qui resteront bleus ?

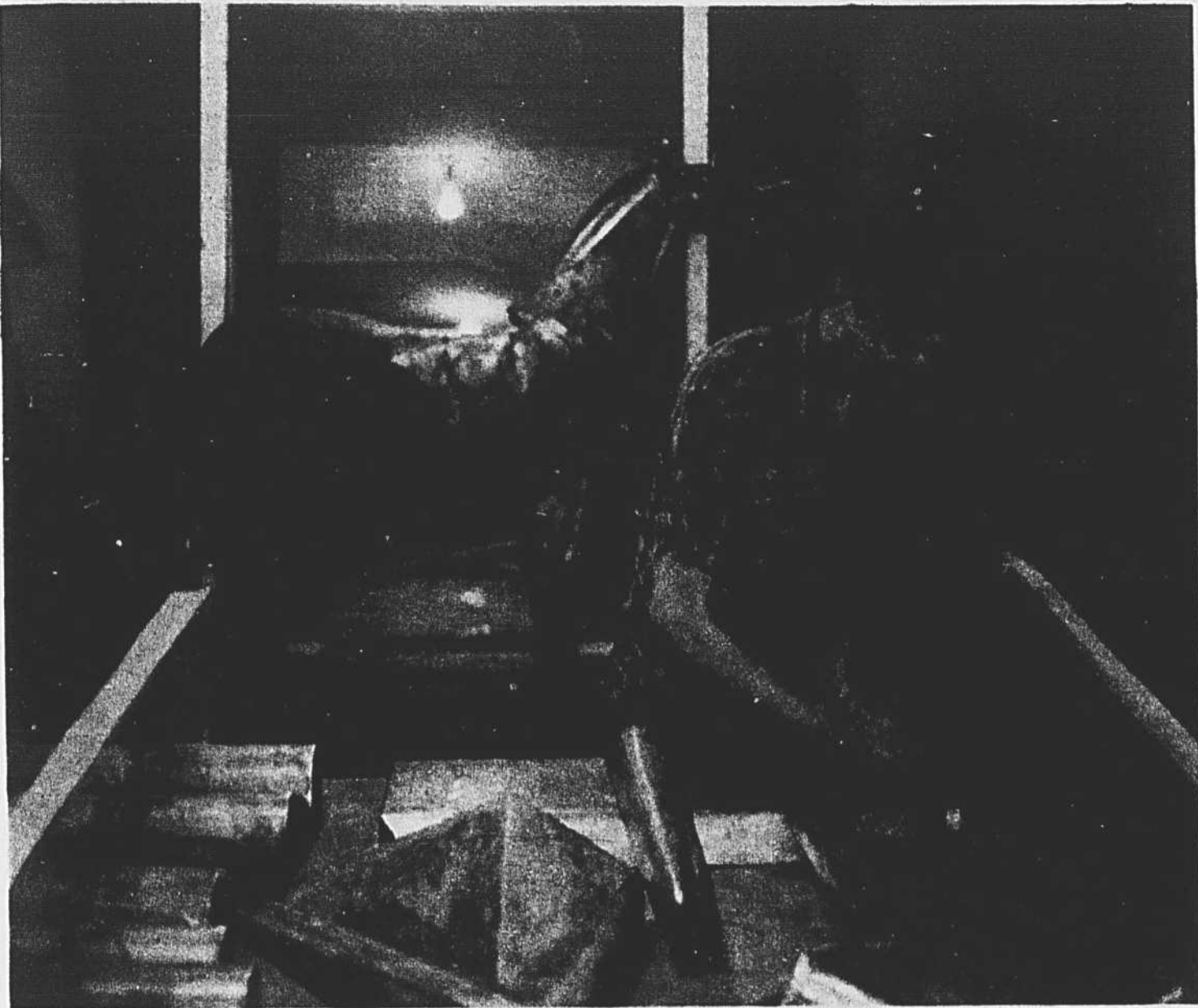
—Des bleus permanents !

"Il y a l'interprétation des personnages, aussi, dont il faut parler. Avec le matériau utilisé, il n'était pas question de faire réaliste : le cuivre n'a pas la souplesse de la terre, il faut le marteler, le masser, le tordre, le souder.

"En raison de ça, et parce que j'aime beaucoup l'art populaire, j'ai traité les personnages comme des figures d'images d'Epinal. Le cuivre commande des arrêtes vives et des volumes ronds, ce qui permet une figuration dans le genre de certaines enseignes du 18^e siècle et même d'avant."

La murale a nécessité deux esquisses préliminaires, l'une pour les reliefs, l'autre pour le fond.

"Le cuivre seul aurait été trop dur,



affirme Paul Lacroix. Le fond de mosaïque éclaire, soutient, adoucit et accuse l'action que l'on suit en relief. J'en suis très content mais certaines personnes me reprochent quand même que ce soit très dur par moments.

Depuis l'inauguration de l'édifice, en décembre, les Québécois ont eu l'occasion de voir et de revoir la murale de Lacroix. A peu de choses près, les réactions sont identiques. On juge la murale extrêmement intéressante et on déplore de ne pas la voir mieux.

Le premier handicap c'est qu'elle court sur deux murs perpendiculaires dont l'un fait la façade intérieure de l'édifice. Le second, c'est que sur l'un des murs elle est interrompue par une paroi de verre. Une telle discontinuité dans une fresque qui veut raconter n'est guère justifiable.

L'intégration des arts et de l'architecture n'est encore très souvent qu'un pieux désir au Québec.



ET SI LA GRÈVE DE L'HYDRO AVAIT EU LIEU...

PAR NOELLA DESJARDINS

Nous l'avons échappé belle ! La grève de l'Hydro n'a pas eu lieu ! Mais le fait d'avoir ainsi frôlé le danger, n'a-t-il pas laissé notre esprit en état d'alerte ? Même si l'on se fait une idée abstraite d'une telle situation, comme le soulignait Monsieur Jean Fortier, docteur en mathématiques.

Habités que nous sommes à l'automatisme du presse-bouton, il nous semble impensable qu'un mécanisme aussi précis, puisse soudain s'arrêter, et paralyser du coup toute l'activité d'une ville, y compris les régions environnantes.

C'est pourtant ce qui se produisit, il y a à peine deux ou trois mois, dans une ville qui nous est toujours apparue comme invulnérable, New York. Sans compter que la panne s'étendit dans une bonne partie de l'Etat, et en Ontario où elle avait originé.

Nul doute qu'il faut avoir vécu ces heures d'angoisse — si l'on demandait leurs impressions à ceux qui furent emprisonnés dans les ascenseurs et les wagons du métro — pour pouvoir épiloguer sur les conséquences résultant d'une panne générale d'électricité. Conséquences domestiques d'abord, psychologiques, économiques, et sociales, selon l'analyse de Jean Fortier.

Un film à la Hitchcock

En ce qui nous concerne, uné fois la menace de grève écartée, sommes-nous vraiment à l'abri d'une panne, même partielle, d'électricité ? Ne suffit-il pas qu'un circuit se rompe, sous la violence d'un orage par exemple, pour qu'aussitôt le secteur touché s'agite ?

Tout récemment, un grand magasin de la métropole fut brusquement plongé dans le noir. Et cela à une heure fort achalandée. Il paraît qu'en un temps record, une armée de policiers fit irruption sur les lieux. Comme bien l'on pense, le premier sujet de préoccupation dans un tel cas, est le vol, soit à l'étalage, soit sur la personne. Au surplus, envisageons l'éventualité d'une peur panique qui s'empare si vite d'une foule ainsi comprimée. Bousculade, course vers les issues qui sont bloquées, risque pour les enfants, d'être piétinés, ou de crises d'hystérie chez certaines névrosées, etc. Enfin, vous voyez le tableau.

Mais ceci n'est rien en comparaison du désastre que provoquerait une panne générale, dans une ville comme Montréal. Pour en avoir une idée, regardons ensemble ce film qui pourrait être imaginé par Hitchcock...

Nous sommes en novembre. Un de ces jours froids et pluvieux, peut-être même neigeux, alors que la nuit s'installe dès 4 h. 30 de l'après-midi. Et voilà qu'à la sortie des bureaux, soit à 5 heures, survient une panne d'électricité, générale. Donc, tout s'arrête sur-le-champ.

Sans atteindre la hauteur vertigineuse des gratte-ciel new-yorkais, les nôtres comptent un nombre assez imposant d'éta-

ges, que je défie quiconque de vouloir les monter ou les descendre à pied. Exercice physique à déconseiller aux plus de vingt ans. Et encore...

Donc, courons soit à la Place Ville-Marie, soit à la Tour Victoria, soit à la Banque Impériale de Commerce. Les gens qui se sont engouffrés, comme à l'accoutumée, dans les ascenseurs, sont fait prisonniers instantanément. Et pour combien de temps ?

Pas question, évidemment, d'utiliser le signal d'alarme. Il faut attendre, dans l'obscurité la plus complète, entassés les uns sur les autres. Peu à peu l'angoisse étirent tout le monde. Et qui sait si quelqu'un de plus impressionnable ne suscitera pas la panique ?

Il va sans dire, que le phénomène a pris les proportions de la ville. Pas d'éclairage. Pas de chauffage. Donc, une nuit qui s'annonce froidement. Le réfrigérateur qui dégèle — sans parler du "freezer" pour un bon nombre de familles qui y réservent des aliments pour plusieurs semaines. La cuisinière qui ne fonctionne pas, donc un souper froid en perspective, sans thé ni café. Pas d'eau chaude pour le bain. Pas de radio ni de télévision pour meubler ces heures creuses. Les enfants qui ne comprendront pas ce qui arrive, et vont se mettre à chahuter. Aucune possibilité de ravitaillement, car chez l'épicier, le boucher, le réfrigérateur s'est également mis à dégouliner.

Il ne reste plus à ces commerçants qu'à fermer leurs portes. D'ailleurs comment pourraient-ils opérer sans éclairage, sans chauffage, etc., etc.

Le lendemain matin, si la panne se prolonge, la plupart des bureaux, des usines, des magasins, des écoles, des restaurants, seront déserts.

Et les hôpitaux, direz-vous ? Rares sont ceux qui ne sont pas équipés d'un générateur d'urgence. Quoique, à New York, il s'est trouvé un hôpital des plus moderne qui en était dépourvu.

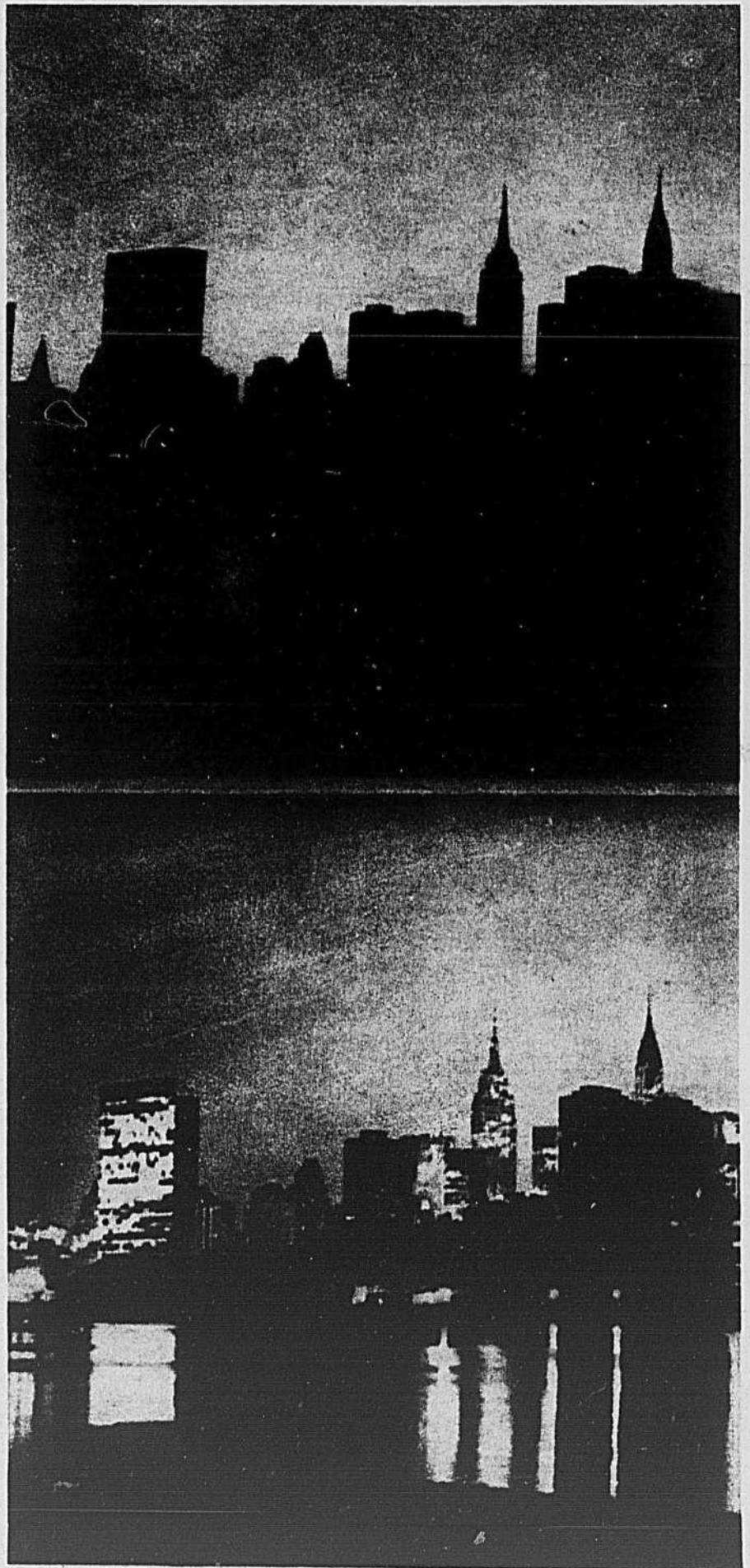
Une ville en état d'urgence

"Pour moi, une telle situation se compare à celle qui suivrait le bombardement aérien d'une ville."

—Que faire alors ?

—On peut supposer que face à un tel bouleversement, les services de la Croix Rouge, de la Défense Civile, et sans doute aussi ceux de la milice, seraient mobilisés. Ici, l'on pense davantage à la grève qu'à la panne. Etant donné que dans le dernier cas, les techniciens travailleraient fiévreusement à rétablir le courant.

"Pour ce qui est d'une grève, je ne suis pas certain que la population, surexcitée, voudrait prendre le réseau d'assaut et tenter de le faire fonctionner coûte que coûte. Ou bien elle forcerait les parties en cause à régler leur différend dans le minimum de délai. Donc, négociations intensives. Ediction d'une loi, au besoin. Agir rapidement, sinon..."



En l'espace d'une seconde, toutes les lumières de New York s'éteignirent. Mais fort heureusement, le clair de lune se fit plus brillant qu'à jamais. Il veillait sur la grande métropole immobile.



Apparemment, tous les hôpitaux n'étaient pas équipés d'un générateur d'urgence.

Afin de parer au plus urgent, on pourrait à la rigueur organiser des campagnes de dépannage. Par exemple, des habitations collectives. Réunir plusieurs familles dans un local assez vaste, pourvu d'une fournaise chauffant au bois ou au charbon, de lits ou de sacs de couchage, enfin de l'essentiel à la vie quotidienne. Y compris les victuailles, l'eau, les médicaments, etc. Avec une attention toute spéciale aux enfants et aux vieillards.

D'autre part, une famille pourrait probablement tenir le coup en transformant une pièce de la maison en camping. A condition de posséder un équipement à cet effet. En ayant soin, toutefois, d'éviter le système de chauffage de fortune, lequel risquerait de provoquer un incendie. On passerait, ipso facto, de la catastrophe au cataclysme. Par ailleurs, si le thermomètre s'avisait de dégringoler sous

zéro, il serait prudent de couper l'eau. Car un tuyau qui crève, dans ces conditions...

Impossible de déménager deux millions de personnes

Monsieur Fortier a pensé à une solution ultime du problème, pour ceux qui sont à proximité des frontières. Déménager. A supposer que l'on possède une voiture. Et là encore où trouver de l'essence? Quant aux transports en commun, ils seraient également affectés, directement ou indirectement. Allez donc lancer un train sur une voie où les feux de signalisation sont éteints...

De toute façon, ce sont les favorisés de la fortune qui s'en sortiraient les premiers. Comme toujours. Les autres devraient se contenter de prendre leur mal en patience: s'éclairer à la bougie, s'il en reste quelque part, s'habiller chaude-



"Suivez le guide"... Armés de lampes de poche, deux policiers dirigent deux colonnes de passagers vers la sortie du métro.

ment, ouvrir des boîtes de conserve, s'entraider entre parents et amis. Pour ce qui est de quitter la zone "sinistrée", "il est absolument impossible de déménager deux millions de personnes", concluait-il.

Je ne crois pas davantage possible que l'on puisse en venir un jour à cette extrémité, la grève. Priver la population d'électricité équivaut presque à l'assoiffer.

Pour ce qui est des conséquences économiques, le moins que l'on puisse dire, toujours d'après notre scientifique, "c'est que la perte d'une semaine représente la différence entre le surplus et le déficit du bilan annuel d'une entreprise. Calculez la perte du matériel, les frais de remise en marche, une baisse sensible de la production, etc. Sans oublier les dommages causés dans chaque foyer.

Mais non. Tournez le bouton. Ouvrez les yeux. Ce n'était qu'un cauchemar. **BIEN**



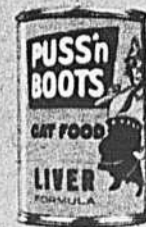
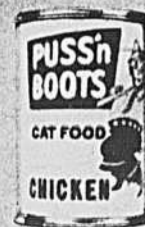
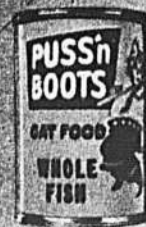
On avait mobilisé les gardes nationales. "Vous voulez bien m'indiquer la route à suivre pour me rendre à l'avenue du Parc?"



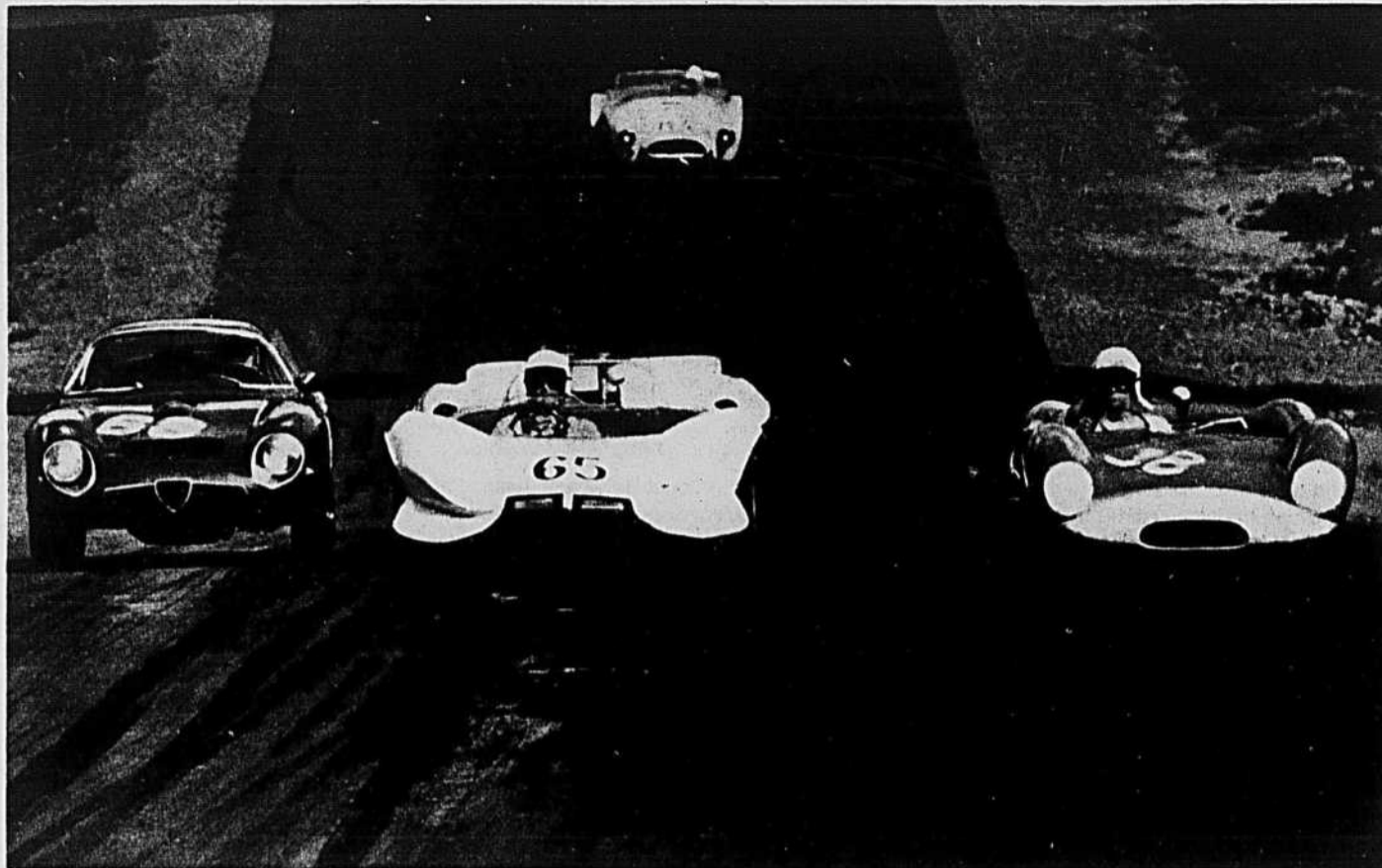
SEULEMENT 14 JOURS

Vous verrez la différence que fait Puss 'n Boots!

Un pelage soyeux, l'oeil vif, la patte alerte: voilà le signe d'une bonne santé, l'effet bienfaisant d'un régime quotidien au Puss 'n Boots. Les trois alléchantes variétés de Puss 'n Boots apportent à votre chat tous les principes nutritifs nécessaires à sa bonne santé. Aucune viande ne peut les lui procurer; ni le lait, ni les restes de la table, ni même de la nourriture pour chats à prix inférieur ne peut les fournir. Aucun de ces aliments-là ne possède tous les principes nutritifs équilibrés qui se trouvent dans Puss 'n Boots. Commencez donc dès aujourd'hui à nourrir votre chat au Puss 'n Boots. Nous vous garantissons que vous verrez une amélioration en 14 jours seulement.



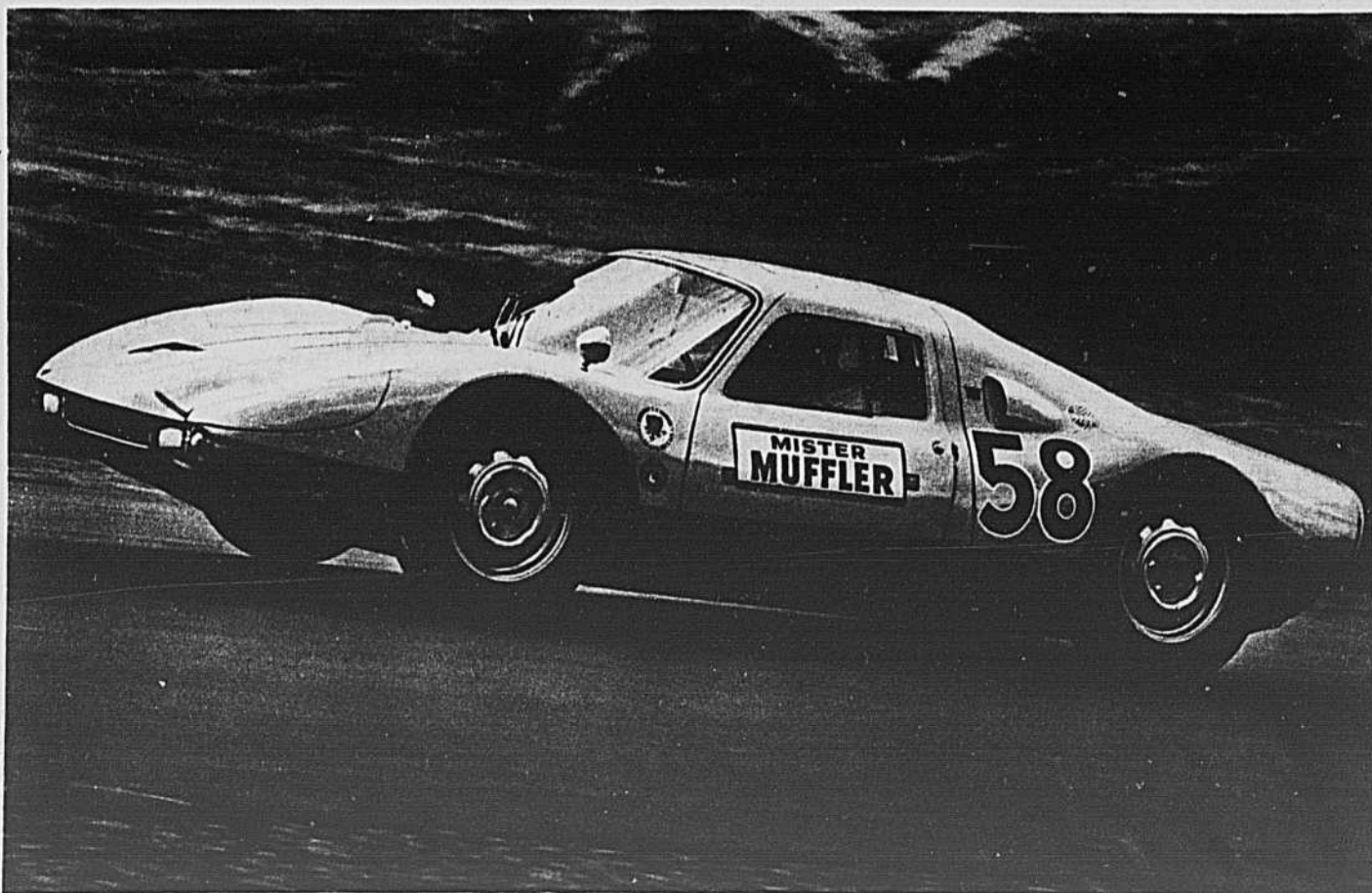
3 VARIÉTÉS ALLÉCHANTES...UNE ALIMENTATION BIEN ÉQUILIBRÉE



Au milieu d'autos moins puissantes mais peut-être plus "maniabiles" apparaît ici la Chapparral (65) conduite par l'Anglais John Sharpe. A noter que la Chapparral est la seule voiture de course à transmission automatique.

Les courses d'auto UN SPORT DE PERFECTIONNISTES

PAR PAUL-ÉMILE PRINCE



Jacques Duval, en pleine action, au volant de sa Porsche.

LES sports de compétition ont un attrait commun en ce qu'ils représentent un défi : défi au danger, défi à l'habileté, au sang-froid d'un rival, défi à son endurance, à son courage, à son astuce. C'est ce qui en fait le principal attrait pour le participant.

Mais dans le sport automobile, contrairement à ce que nombre de gens peuvent croire, le fait de "coller" l'accélérateur au plancher à volonté sans être soumis aux règles coutumières de la circulation n'est pas la griserie suprême du conducteur d'auto de course.

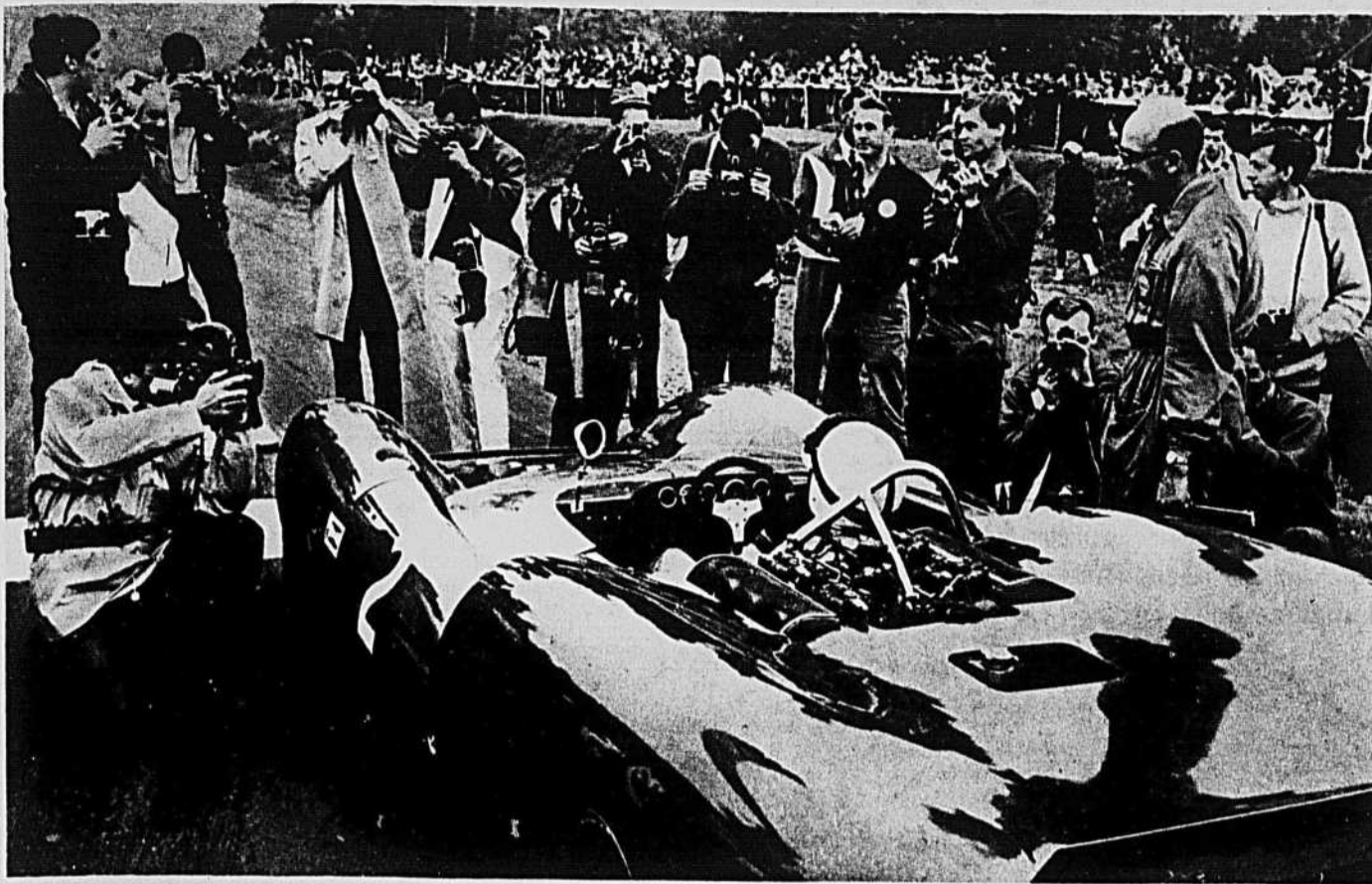
Certes, plusieurs admettront que l'air qui vous tape dans la figure, le paysage confus qui fuit devant vos yeux, entrent bien dans la griserie. Mais, pour le conducteur, nous explique Jacques Duval, un de nos valeureux conducteurs d'auto, "la joie, c'est son habileté à pouvoir atteindre le plus possible la perfection".

Jacques Duval s'explique. "C'est de savoir freiner assez et pas trop dans les courbes, les virages; d'accélérer au bon moment, de perdre le minimum de temps et de faire fournir à la machine son maximum, tout en sachant s'arrêter juste à temps pour ne pas dérapier, capoter, etc." Un peu comme le joueur de hockey expérimenté, qui s'arrête juste à la limite du permis, pour ne pas être puni.

Pour faire donner à la voiture son rendement maximum, faut-il en plus être mécanicien ?

"Pas nécessairement, mais cela aide énormément", nous dit Duval. "Quant à moi, je ne suis pas mécanicien. J'ai certaines connaissances en mécanique. Mais, je ne puis réparer moi-même une défectuosité du moteur.

"Toutefois, je crois avoir cet avantage sur certains autres conducteurs de pouvoir déceler rapidement une défectuosité. Alors je puis la signaler aussitôt aux mécaniciens qui font immédiatement la réparation qui s'impose", dit-il.



Avant un essai préparatoire à la course pour le trophée Labatt, à Mont Tremblant, John Surtees, dans sa Ferrari, fait face à un bataillon de photographes.

Duval admet que la compétition, l'ambiance, la vitesse ajoutent peut-être à la griserie des courses d'autos, mais que pour lui et pour nombre d'autres, ce fait de pouvoir tirer le meilleur parti possible de sa voiture est la principale satisfaction, "c'est une espèce de drogue. Quand on a commencé on en veut toujours et de plus en plus", dit-il.

Comme tous les autres, Jacques Duval, récemment choisi comme conducteur le plus populaire du Québec en 1965, doit forcément ralentir ses activités au cours de la saison froide.

"Certains ont le temps et peuvent se payer le luxe d'aller participer à des courses en Europe ou en Floride, durant l'hiver, mais c'est le très petit nombre.

"Ici nous pouvons participer à des courses sur glace à différents endroits, près de Montréal, à Ste-Agathe, sur les Plaines d'Abraham, à Québec, mais ce ne sont pas des compétitions régulières. Généralement, ce sont de petites autos qui y participent, dit-il."

Et les autres? "Tout en rêvant à de meilleures performances, plusieurs préparent leur voiture pour la saison prochaine, ou spéculent. C'est un peu comme pour tout autre hobby. On commence par quelque chose de pas trop dispendieux. Puis, à mesure, on améliore. On veut avoir quelque chose de plus puissant.

"Ainsi, certains cherchent à vendre leur voiture pour s'en procurer une meilleure. Ou ils font effectuer des travaux pour en améliorer le rendement.

"Quant à moi, dans la classe grand tourisme, avec ma Porsche (qui peut atteindre 165 milles à l'heure), je ne puis guère songer à faire davantage. Il y a au-dessus de cela la classe des voitures sport, de véritables bolides. Mais il faut avoir un riche commanditaire pour pouvoir entrer dans ce

groupe sélect. Ces voitures sont très dispendieuses à l'achat, sur la piste également. Là, il s'agit de millions de dollars."

Dans ces courses où la vitesse joue le grand rôle, les accidents sont peut-être comparativement peu nombreux, mais combien redoutables. Jacques Duval, pour sa part, avoue qu'il n'y songe guère. Il sait bien que c'est toujours possible.

"Depuis que je prends part à des courses, soit depuis mes débuts à St. Eugène, Ont., en 1960, je n'ai eu qu'un accident, et pas très grave.

"Il ne faut pas trop y penser, ne pas courir de risque inutile, et espérer."

Duval admet qu'au début, sa femme s'inquiétait beaucoup lorsqu'il prenait part à des courses. "Mais, comme tout se passait assez bien, elle ne s'en fait plus."

Pendant que d'autres conducteurs d'auto canadiens préparent leur voiture, tentent de l'échanger ou de la vendre à un autre, que quelques-uns iront participer à des épreuves à Nassau ou à Daytona Beach, lui demeurera à Montréal jusqu'en mars où il ira prendre part à une épreuve de 12 heures aux Etats-Unis.

Pendant ce temps, il fera du ski surtout, un sport qu'il affectionne particulièrement, qui le maintient en forme et dans lequel il excelle également.

Lui qui avait débuté dans les rallyes continuera dans les courses. "A cause des règlements, au Canada, les rallyes diffèrent beaucoup des courses. En Europe, il y a plus de ressemblance entre les deux, c'est-à-dire que dans les rallyes, il est certaines épreuves qui sont réellement de vitesse.

"Mais, ici c'est différent. Parce que les courses correspondaient plus à mes goûts, j'ai opté pour elles. J'ai bien l'intention de demeurer dans les compétitions encore quelques années. Ce sport est tellement en voie de progrès ici", dit-il.



LA FORMULE Mix-O
APRÈS 34 ANS DE PERFECTIONNEMENTS CONTINUS, SEUL MIX-O A RÉUSSI À PRODUIRE UNE EAU DE JAVEL DE
PLEINE FORCE
TOUT EN SE DÉBARRASSANT DE L'ODEUR DÉAGRÉABLE. VOILA POURQUOI CHAQUE BOUTEILLE PORTE LE SCEAU
"QUALITÉ ANALYSÉE"

Un médicament scientifique à action rapide qui, pour des heures,

brise le "cycle des démangeaisons"

...arrête les démangeaisons

même celles des membranes

Supprime radicalement le tourment des démangeaisons, irritations, exanthème, eczéma de peau sèche... et même les démangeaisons membraneuses (vaginales ou rectales).

Cet extraordinaire médicament, portant le nom de LANACANE, a déjà soulagé des milliers de femmes et d'hommes agacés et embarrassés par ce genre de démangeaison.

Cette remarquable crème médicamentée, non-grasse et évanescence, est agréable à utiliser.

Pourquoi souffrir plus longtemps? Essayez LANACANE, en vente dans toutes les pharmacies.

C'est sûrement de l'Amphora

Aromatique doux



Aromatique doux blague bleue

Chaque bouffée est un délice! Ce tabac Cavendish de haute qualité est délicatement parfumé et aromatisé. Léger, doux et frais, il grille très lentement. L'Amphora est également offert en d'autres arômes: régulier (blague brune) et aromatique fort (blague rouge). L'Amphora est mélangé et emballé en Hollande par Douwe Egberts Koninklijke Tabaksfabriek, N.V.

F 2

AMPHORA
Aromatique doux
IMPORTÉ DE HOLLANDE

Pas de mal de dos lancinant!



Autrefois, elle souffrait de mal de dos et d'une sensation de fatigue. En apprenant que l'irritation de la vessie et des voies urinaires peut causer ces maux, elle prit des Pilules Dodd's pour les Reins. Avec raison, car les Pilules Dodd's stimulent les reins, ce qui aide à soulager la cause du mal de dos et la sensation de fatigue. Bientôt, elle se sentit mieux et son repos s'améliora. Si vous souffrez de mal de dos, les Pilules Dodd's pour les Reins vous soulageront peut-être aussi. Vous pouvez compter sur Dodd's. Nouveau gros format économique.

Voici comment LANACANE brise le "cycle des démangeaisons"



1. Les démangeaisons vous forcent à vous gratter... l'irritation augmente... nouvelles démangeaisons... et le cycle recommence...



2. LANACANE soulage les extrémités des nerfs, supprime l'envie de se gratter et brise ainsi le "cycle des démangeaisons".

Soulage les tissus enflammés, contribue à prévenir l'infection occasionnée par les grattages et à accélérer la cicatrisation.

Vous désirerez peut-être un jour changer le modèle.

Mais vous n'aurez rien d'autre à faire!

Lorsque vous possédez un vêtement de vison Canada Mink, seul le modèle est susceptible de changer. Quant à la fourrure, elle conservera sa douceur soyeuse, son aspect lumineux et son éclat – pendant des années et des années!

Et lorsque vous songez à la durée presque éternelle de cette fourrure, vous vous rendez compte qu'elle n'est en réalité pas coûteuse.

Bien sûr, vous pourrez désirer changer le modèle. Mais le vison Canada Mink se classera toujours au premier rang pour sa beauté et sa qualité. Les coloris sont naturels – et non pas teints.

Il est incontestable que le Canada Mink constitue le *nec plus ultra* en matière de vison.



L'ASSOCIATION DES ÉLEVEURS DE VISIONS DU CANADA, Clarkson, Ontario.

Les fourreurs de renommée mondiale s'enorgueillissent
de présenter l'incomparable vison –

CANADA  **MIINK**